This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fry I c. 11

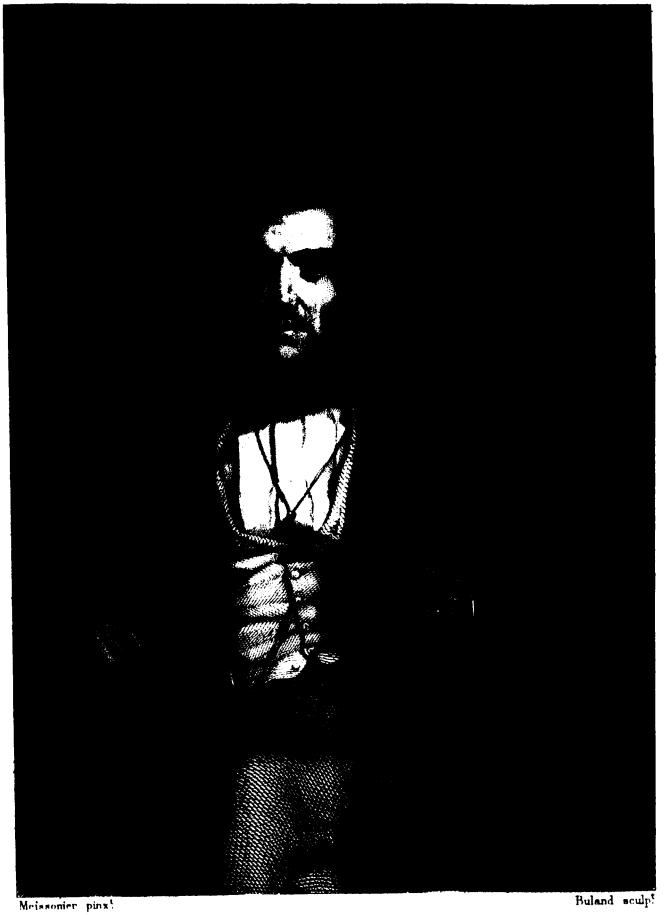
FRY COLLECTION

PRESENTED BY
THE MISSES ESTHER CATHARINE,
SUSAN MARY AND JOSEPHINE FRY
FROM THE LIBRARY OF
THE LATE JOSEPH FORREST FRY
AND SUSANNA FRY

c to frus

LES

CONTES RÉMOIS



Meissonier pinx^t. Buland sculp^t

LES

CONTES RÉMOIS

PAR

M. LE Cte DE C...

DESSINS

DE E. MEISSONIER

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 APR 1955
OF OXFORD
LIBRARY

[illegible]

Ta vieux ami, dans une [illegible]
[illegible] mes pensées j'aille [illegible]
Pour quelque [illegible] faits [illegible] mers.

[illegible]

A MON AMI S. LAVALETTE*

Tu veux, ami, dans une humble préface,
Qu'à mes censeurs j'aille demander grâce
Pour quelques tours faits à de vieux maris;

* Auteur d'un volume de fables illustrées par Granville.

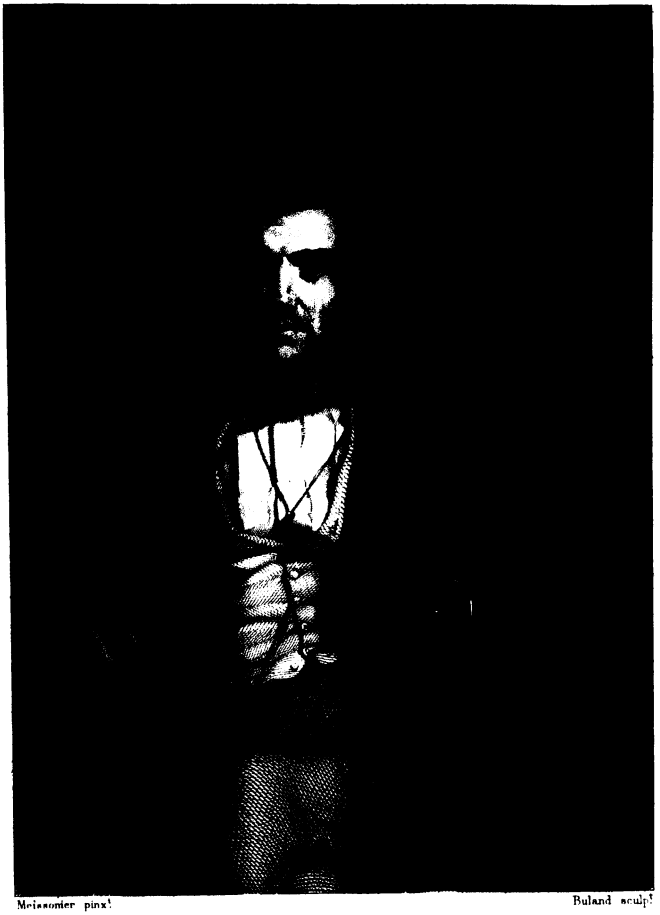
Ou pour avoir égayé mes récits
De doux péchés par des curés commis?
Mais ces curés, ce sont ceux de Boccace,
Bien différents de ceux de mon pays,
Qui sont des saints, je le dis à leur gloire:
Pour un curé qui tombe en purgatoire
Il en est cent qui vont au paradis.

Imp. Dupuis, rue de Rivoli 12.

CONTES RÉMOIS

LES CINQ LAYETTES

L'heureux pays que celui de Champagne!
Des vins exquis parfument la montagne,
Le peuple est bon, les maris point jaloux,
Et le beau sexe a le cœur aussi doux
Que les moutons qui peuplent la campagne.



Meissonier pinx^t. Buland sculp^t

LES

CONTES RÉMOIS

PAR

M. [illegible]

PRÉCÉDÉS

DE [illegible]

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

« Faut-il bientôt commencer les emplettes?

« — Oui, mon papa, » dit Blanche en rougissant;

« Mais, s'il vous plaît, commandez cinq layettes. »

LA

CULOTTE DES CORDELIERS

Veufs ou garçons, si l'hymen vous réclame,
C'est sur la dot que vous portez les yeux,
Jetant à peine un regard sur la femme
Qui doit vous rendre heureux ou malheureux.
Oh! quelle erreur de croire en mariage

Qu'argent fait tout! Aussi dans leur ménage
Combien d'époux qui se mordent les doigts!
A les compter j'aurais perdu la voix :
Ils sont aux champs, ils ont peuplé la ville;
Et c'est chez eux que les malins Amours
Ont de tout temps fait leurs plus jolis tours.
J'en vais citer un exemple entre mille.

Une Rémoise, après un an d'hymen,
Prit pour amant un jeune et beau blondin.
De tant d'attraits la belle était pourvue
Qu'il était foule au logis de galants.
Pour se venger d'avoir été vendue
A sir Arveuf, le plus laid des marchands,
Claire, un matin, sans dispense de Rome,
A son mari joignit un galant homme.
Femme qui joue à ce jeu d'amoureux,
Jeu si plaisant, mais souvent dangereux,
Doit être adroite, et Claire était rusée.

A bien mentir, chose assez malaisée,
Elle excellait. Si bien qu'elle eût offert
Au plus malin de la prendre sans vert.
Arveuf n'avait que l'esprit du négoce,
Esprit étroit; mais, en fait de marchand,
C'est le meilleur : plus d'un haut commerçant,
Par trop d'esprit, a mis bas son carrosse.
Pour obtenir même de faibles gains,
L'époux allait dans les marchés voisins,
Souvent à pied, bravant la canicule
Ou les glaçons, et sans peur ni scrupule,
Seule au logis, il laissait jour et nuit
Sa femme, habile à tout mettre à profit.

Notre homme, un soir, en soupant dit à Claire
« Demain je vais avec Jean, mon cousin,
« Jusqu'à Châlons, pour régler une affaire;
« N'oubliez pas de m'éveiller matin. »
Puis il se couche avant l'heure ordinaire.

Claire est ravie en songeant au plaisir,
Qui pour entrer n'attendait que l'absence
Du laid mari. Dans son impatience,
Elle eût déjà voulu le voir partir :
Son cœur souffrait en l'écoutant dormir.
Aussi l'époux n'était qu'au premier somme,
Que brusquement le tirant par le bras,
Elle lui crie : « Y pensez-vous, notre homme,
« D'être à cette heure étendu dans vos draps,
« Quand vous devez faire si longue route?
« Ne comptez plus avoir Jean, votre ami,
« Pour compagnon ; il est bien loin sans doute
« C'est un malheur, nous avons trop dormi. »
L'autre, à la hâte en s'habillant, murmure
D'être éveillé contre son gré si tard.
Mais, en sortant, trouvant la nuit obscure,
Il va chez Jean frapper à tout hasard.

Tandis qu'Arveuf, sur la porte de chêne

Fait à grand bruit retentir le marteau,
Dans sa maison et dans son lit qu'à peine
Il a quittés, se glisse un damoiseau.
Ces faux maris, au lit comme à la table,
Sont plus choyés que l'époux véritable.
Aussi Léon, c'est notre jouvenceau,
Avait déjà reçu de sa maîtresse
Plus de baisers qu'Arveuf depuis un an,
Baisers d'amour qui sont d'une autre espèce,
Lorsque notre homme enfin réveilla Jean.
Mais ce dernier entr'ouvrant sa fenêtre,
Dit en colère : « Au diable soit le traître
« Qui prend plaisir à troubler mon sommeil !
« Qui frappe ? — Arveuf, ton compagnon de route,
« Pour t'éveiller, attends-tu le soleil ?
« — C'est vous, cousin ? mais vous rêvez sans doute.
« D'être sur pied avant qu'il soit minuit.
« — Comment ? minuit ! » reprit l'autre interdit,
« Quand au logis ma femme se dépite :

« Dit qu'il est tard, que tu dois être loin
« — Allez, cousin, la rassurer bien vite
« Sur ce départ dont elle a trop de soin :
« Dormez encor, vous en avez besoin. »
Arveuf revient. Bientôt sa voix tonnante
Appelle à lui sa femme et sa servante :
Car les verrous à sa porte étaient mis.
Fuyez, Amours, quittez votre couchette !
L'amant du lit sort en hâte et se jette
Dans le grenier, emportant ses habits,
Moins sa culotte. A de fâcheux oublis
La peur expose. On sait que dans Pergame
Un tendre époux, par la frayeur surpris,
Ne s'aperçut que loin de son logis
Qu'en se sauvant il oubliait sa femme.
L'époux rentré dans son lit gronde encor,
Ferme les yeux, et bientôt se rendort.

Dès que du jour les clartés incertaines

Ont éveillé l'ouvrier citadin,
Arveuf s'habille, et prend sans examen
De notre amant les grègues pour les siennes.
Il sort, ayant ses jambes dans l'étui
Que le tailleur n'avait pas fait pour lui.
Léon, charmé de voir éloigner l'hôte
Dont son oubli l'avait fait prisonnier,
Court demander le pardon de sa faute.
Claire sourit et lui donne un baiser.
Danger passé pour l'amour a des charmes :
Nos deux amants, remis de leurs alarmes,
Se sont donné tant de preuves d'amour
Qu'on se leva quand il était grand jour.
Fallut chercher la culotte oubliée.
Il s'en trouve une au pied du lit tombée ;
Mais, ô douleur ! c'est celle de l'époux.
« Dieux ! dit Léon, notre perte est certaine ;
« Voici sa chausse, il aura pris la mienne.
« Sauvez-vous vite, ah ! je tremble pour vous. »

Claire un moment est pensive et muette.
Femme à bien moins pouvait être inquiète.
Mais son esprit bientôt se réveillant :
« Eh bien! Léon, » dit-elle à son amant,
« Pour si grand mal n'est-il pas de recette?
« Vous vous taisez? Rassurez-vous, ami,
« Je sais remède à votre maladie. »
Lors le chaussant des grègues du mari,
Les adieux faits, elle le congédie.

Claire ayant mis son corset des beaux jours,
Son mantelet, sa coiffe de dentelle,
Chaîne et croix d'or, enfin tous ces atours
Que tient pour plaire en réserve une belle,
S'en va frapper au couvent révéré
De Saint-François. Puis au bon père André,
Humble portier, faisant la révérence,
Elle lui dit d'un ton plein d'innocence :
« Frère, je viens avec un cœur fervent

« Vous demander votre saint ministère
« Pour un objet d'où mon bonheur dépend :
« Je suis épouse et voudrais être mère.
« Depuis deux ans il n'est saint de hauts lieux
« Qui n'ait été tourmenté de mes vœux ;
« Mais jusqu'ici nul ne m'est favorable.
« Quand ce matin une âme charitable
« Vint m'avertir qu'il était au couvent
« Un secret sûr pour avoir un enfant :
« Sûr et très-sûr, m'a dit cette dévote.
« C'est... Vous savez, frère, combien l'habit
« De saint François est chez nous en crédit !
« Vous le dirais-je enfin ? c'est la culotte
« D'un Cordelier, qui, mise au pied du lit,
« En récitant certaine patenôtre,
« A la vertu de lever l'interdit.
« Par charité, permettez cette nuit
« Que je l'éprouve, et prêtez-moi la vôtre. »

En écoutant cet étrange placet,

Le Cordelier, quoique simple et crédule,
Était confus, pensant qu'on se moquait;
Mais un grain d'or fit taire tout scrupule.
Le voilà donc qui court à sa cellule,
Et, par honneur pour le saint qu'il servait,
Ayant choisi son plus beau haut-de-chausse:
« Allez, ma sœur, saint François vous exauce! »

Pendant ce temps le mari cheminait
Devers Châlons avec Jean son compère,
Sans se douter du troc qu'il avait fait.
A mi-chemin l'on entre au cabaret;
On s'y repose, on y fait bonne chère,
Car l'appétit suit toujours l'homme à pied :
Joyeux convive, à la table il s'assied,
Et donne aux mets une saveur exquise.
Pour le mari, tout allait à sa guise,
Jusqu'au moment où l'hôtesse humblement
Vint du repas demander le paîment.

Arveuf soudain, la main dans sa ceinture,
Cherche sa bourse, et, surpris, ne sent rien.
Il s'en effraie, il se tâte, il murmure;
Puis, ayant fait un plus ample examen
Du haut-de-chausse : « Hé! ce n'est pas le mien, »
Dit-il. « Pourtant sur le lit de ma femme
« C'est bien celui que j'ai pris ce matin.
« Dieux! quel soupçon! Claire est-elle une infâme?
« Suis-je trahi? » Dans ce penser, l'époux
Contre sa femme entre en un tel courroux,
Que l'hôte et Jean la voyaient déjà morte.
L'ami prudent, à se calmer l'exhorte :
« Si vous voulez user de votre droit,
« Battez, cousin, mais battez de sang-froid. »

L'époux, malgré cet avis salutaire,
Part furieux, et le long du chemin
Il repassait la conduite de Claire,
Et n'y trouvait que malheur et chagrin.

Il entre à Reims avec la nuit tombante,
Frappe à sa porte; on ouvre, et la servante
Reçoit du maître un vigoureux soufflet.
« De tes méfaits, complice de ma honte,
« Ceci, » dit-il, « n'est qu'un léger à-compte. »
Puis, en jurant, brusquement il entrait
Dans le salon où Claire l'attendait.
Lors, d'une voix que la colère hausse :
« Femme parjure! à qui ce haut-de-chausse? »
Claire, affectant un visage serein,
Répond : « André, le portier franciscain,
« A, pour me plaire, eu l'obligeance extrême
« De le prêter; mais, puisqu'il est sur vous,
« Vous voudrez bien, sans vous mettre en courroux,
« Demain matin l'aller rendre vous-même. »
Tant d'assurance avec l'air innocent
Confond l'époux. Il écoute, il hésite.
Femme, sur nous que ton pouvoir est grand!
Claire aussitôt de ce moment profite

Pour lui conter et son désir d'enfant,
Et le moyen qu'une bonne dévote
Vint lui donner d'avoir contentement :
« Je suis crédule, et je fus assez sotte
« Pour m'adresser au portier du couvent,
« Dont vous portez aujourd'hui la culotte. »
Un homme doux qu'on a mis hors des gonds,
Est plus longtemps à se calmer qu'un homme
Vif, emporté, qui pour rien vous assomme,
L'instant d'après demande des pardons.
Disons aussi qu'à ces folles raisons
Notre mari ne voulait pas se rendre
Qu'il n'eût d'abord été voir le portier;
C'est ce qu'il fit. Mais, trompé le premier,
Le frère André, qui n'y peut rien comprendre,
Ingénument répéta sa leçon.
« Vous avez donc prêté votre culotte? »
Lui dit Arveuf. — « Oui, notre ordre est si bon,
« Et si pressante était cette dévote,

« Que j'aurais cru manquer de charité.

« — Ah! frère André, » dit l'époux transporté,

« Béni le saint dont vous gardez la porte,

« Et qui chez vous m'a conduit ce matin;

« Car vous rendez une femme de bien

« A son mari : sans vous elle était morte. »

LA BATELIÈRE

Un soir d'été, Rose la batelière,
Assise au bord d'une barque légère,
Gaîment chantait et se mirait dans l'eau.
Rose a seize ans, et son joli visage
Semble un bouquet cueilli sur le rivage,

Dont le patron vient d'orner son bateau.
Les yeux fixés sur l'onde fugitive,
Elle attendait qu'il vînt des voyageurs
Pour les passer de l'une à l'autre rive.
Mais le jour baisse, et la voix des pasteurs,
Qui retentit au loin sur les hauteurs,
Lui dit aussi de rentrer au village.
Rose, attirant son bateau sur la plage,
Va s'éloigner, quand deux jeunes chasseurs,
L'argent en main, demandent le passage.
Les voyageurs étaient des Champenois,
Riches, bien faits, tous deux de noble race,
A qui l'amour accordait droit de chasse
Par tout pays. Aussi nos gais Rémois
En la voyant s'étaient dit à voix basse :
« La batelière est un gibier de roi;
« A nous ceci, puisqu'Amour nous l'envoie. »
L'un d'eux reprit : « Qui de vous ou de moi
« Doit le premier se saisir de la proie?

« — Tirons au sort, » répond l'autre chasseur ;
« Deux brins de blé d'inégale grandeur
« Entre nos mains vont décider l'affaire. »
De son bateau Rose les voyait faire
A deux pas d'elle, et riait de leur jeu,
Sans se douter qu'elle était leur enjeu ;
Lorsque le Comte, à qui le sort, je pense,
Avait donné le droit de préséance,
S'approche et dit : « Belle, deux amoureux
« Sont à vos pieds qui demandent l'aumône.
« Allons, soyez charitable pour eux ;
« Car autrement, pour vous punir, friponne,
« Chacun prendra ce qu'il veut qu'on lui donne. »
A ce propos, Rose a peur et veut fuir ;
Mais par le bras se sentant retenir,
En fille adroite, elle a recours aux larmes.
Ce fut en vain : on se rit de ses pleurs.
Rose se voit un prisonnier sans armes
Qui va subir la loi de ses vainqueurs ;

Quand, s'avisant d'une ruse de guerre :
« Mes beaux Messieurs, puisque j'ai su vous plaire,
« Vous me voyez prête à vous obéir.
« Dans mon village on n'est pas si sévère.
« Fille qui prend en cachette un plaisir
« Se garde bien de l'aller dire à Rome.
« Mais est-il sûr, si je cède à vos vœux,
« Que le secret soit gardé par vous deux?
« — Ah! de jaser serait d'un mauvais homme.
« J'en donne ici ma foi de gentilhomme,
« Car je suis comte. — Et moi! foi d'amoureux
« Et de Baron. — Je crois votre promesse »,
Reprit la fille. « Oui, je serai comtesse,
« Baronne aussi, puisque le veut l'amour.
« Mais, mes Seigneurs, que chacun à son tour
« Vienne avec moi dans un lieu solitaire.
« Vous le savez, l'amour veut du mystère. »
Le marché fait, l'on vogue, et le baron
Ayant pris terre : « Adieu; soyez tranquille,

« Nous reprendrons Robinson dans son île, »
Criait gaîment le joyeux compagnon
Que menait Rose en une île voisine.
Eux arrivés, pendant qu'elle fait mine
Contre un rocher d'attacher son bateau :
« Ami, » dit-elle, « au pied de cet ormeau
« Voyez un peu si l'herbe ou la fougère
« N'est point humide. » A peine est-il à terre,
Qu'un coup de pied met la barque à vau-l'eau.
Le jeune comte, à qui la courte paille
Avait donné le pas sur le baron,
Était sous l'orme, et pendant qu'il travaille
A faire un lit de fleurs et de gazon,
Il se disait : « Ma foi, je me sens homme
« A bien user aujourd'hui de mon droit ;
« Que Robinson, s'il le veut, fasse un somme,
« Je n'aurai pas si tôt fait qu'il le croit. »
Dans ce moment il se retourne et voit
Sur son bateau Rose au loin qui lui crie :

« Comte, sous l'arbre achevez votre lit,
« N'épargnez pas l'herbe tendre et fleurie,
« Vous n'aurez point d'autre lit cette nuit. »
Rose, en courant, arrive à son village,
Va chez le maire, et, sans rien déguiser,
Lui dit comment elle a su mettre en cage
Deux loups cruels prêts à la dévorer.
Le magistrat était prudent et sage,
Il va trouver nos hommes en prison :
« Vous êtes pris, et pris de bonne guerre.
« Votre vainqueur exige une rançon ;
« De mille écus dotez la batelière,
« Je vous délivre et promets de me taire. »
Chacun paya. Mais le secret, dit-on,
Fut mal gardé. Les enfants de la ville,
Voyant passer le comte et le baron,
Disaient entr'eux : « C'est le comte de l'Ile,
« Et son ami le baron Robinson. »

LE BERCEAU

Reims aujourd'hui ne sacre plus les rois :
Son archevêque y perd maint bénéfice,
Le noble aussi ; mais que perd le bourgeois
S'il vend ses vins, ses draps, son pain d'épice,
Tout aussi bien et plus cher qu'autrefois ?

Sur cette place où deux fois la semaine
Le laboureur cède aux Rémois son grain,
Un épicier, nommé Jean Rigollin,
Tenait boutique. Elle était toujours pleine
De ces chalands qui, l'argent à la main,
Ont un souris du marchand économe.
Bientôt le nôtre, en ce facile emploi,
Avait d'écus gagné si belle somme,
Qu'il eût pu vivre ainsi qu'un gentilhomme;
Mais du travail il aimait trop la loi,
Peut-être aussi l'argent de la pratique.
Bref, Rigollin trônait dans sa boutique,
Car il était pain-d'épicier du roi.

L'avare enfant, que l'Hymen on appelle,
Qui va partout flairant les coffres-forts,
A l'épicier, pour prix de ses trésors,
Avait donné femme charmante, et telle
Que, même à Reims, la ville et ses dehors

N'en comptaient pas une qui fût plus belle.
Mais celle-ci n'avait que par devoir
Pris le mari que lui donna son père.
Son cœur trop haut souffrait d'être épicière.
Avant l'hymen, chaque jour son miroir
Lui répétait : « Quand on est si jolie,
« A la noblesse il faut qu'on se marie,
« On peut sans dot épouser un marquis.
Berthe au miroir accordait un souris.
Et l'on voulait qu'avec de tels esprits
Elle vendît aux manants la réglisse,
Le savon noir, la mélasse ou l'empois?
Non, non, jamais. Aussi ses jolis doigts
Ne faisaient pas même un cornet d'épice.
Le bon époux, au gré de son caprice,
La laissait vivre à sa maison des champs,
Que près de Reims il fit bâtir pour elle.
Chaque dimanche, avec amis, parents,
Il s'y rendait et prenait du bon temps.

Mais le lundi, toujours aussi fidèle
A son devoir qu'il l'était au plaisir,
De chez sa femme on le voyait sortir
Avant le jour, pour être à sa boutique
A l'heure même où s'ouvre la fabrique.
De Berthe alors il n'avait nul souci :
Tout occupé de sucre et de cannelle,
Il oubliait que femme jeune et belle
Dans un désert a des moments d'ennui.
L'ennui n'est point un mal imaginaire;
Car trop souvent, à la beauté contraire,
Il lui ravit les roses de son teint.
Peut-on blâmer la femme qui s'ennuie
D'ouvrir sa porte au joyeux médecin
Dont le remède, en dépit de l'Hymen,
Doit la sauver de cette maladie?
Chacun connaît ce docteur, c'est l'Amour,
Qui peut guérir plus de maux en un jour
Que Galien n'a pu faire en sa vie.

L'Amour vit Berthe, et Berthe fut guérie.
Tous les matins, par ordre du docteur,
Le jeune Alfred vient lui rendre visite.
Dès ce moment le désert qu'elle habite
Est à ses yeux un séjour enchanteur,
Tout lui sourit, hors un jour par semaine :
C'était celui qu'avait choisi l'époux ;
Mais le plaisir que son amant ramène
Les autres jours n'en était que plus doux.

Jean n'avait pas jusqu'ici connaissance
Du changement qui s'était fait chez lui ;
Il ignorait la joyeuse ordonnance
Que le docteur donnait contre l'ennui.
Mais, croyez-moi, cette heureuse ignorance,
Il l'eût perdue avant peu si l'Amour,
Sage et prudent contre son ordinaire,
N'eût défendu les visites de jour.
Lors on convint d'agir avec mystère ;

L'amant la nuit, quand l'époux est absent,
Devait frapper trois coups légèrement;
Et l'épicière ouvrait sans bruit la porte.

Depuis un mois tout au mieux de la sorte
Allait aux champs, quand l'amant étourdi,
Qui sur sept jours n'en a qu'un d'abstinence,
Se trompe, et vient avec grande assurance
Frapper la nuit du dimanche au lundi.
Minuit sonnait : Jean, dans son premier somme,
Dormait. La femme, à côté du bonhomme,
Dormait aussi, comme aussi leur enfant,
Dont le berceau près d'eux est attenant.
Alfred, qui veille et grelotte à la porte,
Maudit Morphée, et du bruit de ses coups
Imprudemment va réveiller l'époux,
Quand du logis une voix claire et forte
Se fait entendre : un lit qu'on agitait
Bat la mesure; il écoute, on chantait :

« Dors, mon fils, pendant que ta mère
« Par ses chants va chasser l'esprit.
« Il devrait savoir que ton père
« Le dimanche est ici la nuit.
« Esprit, pour me plaire,
« Ne fais pas de bruit;
« L'oiseau de Cythère
« Demain fait son nid.
« — Femme, » dit Jean que la chanson réveille,
« Que dis-tu donc? — Je berce notre enfant, »
Répond la femme; « allons, taisez-vous, Jean;
« A mes chansons pourquoi prêter l'oreille?
« C'est malgré moi que je chante aujourd'hui,
« Vous sachant là; mais celui que je veille
« M'en saura gré, j'ai calmé son ennui,
« Dormons. » L'amant, qui dans chaque parole
Trouvait un sens inconnu du mari,
Voit son erreur, maudit sa tête folle,
Et de ces lieux au plus vite ayant fui,

Il rendait grâce à sa belle maîtresse
Qui l'avait su tirer d'un mauvais pas.
Même une Agnès, pour sortir d'embarras,
A dans son sac plus d'un tour de finesse.
Le lendemain, l'esprit qui court la nuit,
Fidèle à l'heure, était chez l'épicière,
Et dans ses bras, il chantait au petit :

« Enfant, pour me plaire,
« Ne fais pas de bruit ;
« L'oiseau de Cythère
« Ici fait son nid. »

DE PAR LE ROI

Au temps sanglant des guerres intestines
Souvent le cloître abrita le malheur.
Les échevins, informés qu'un ligueur
Se cache à Reims chez les Visitandines

(La jeune abbesse était, dit-on, sa sœur),
Ont donné l'ordre aux archers qu'on l'arrête

Henri Dozon, jeune et beau commandant,
Au point du jour va frapper au couvent.
Tout sommeillait. Lors il lui vient en tête
Un projet fou. Les plus extravagants
Plaisent toujours à qui n'a que vingt ans.
Sur le préau, pour veiller à la porte,
Ayant eu soin de laisser son escorte,
Dans le dortoir, où la nuit règne encor,
Il entre et dit d'une voix de Stentor :
« De par le roi, jeune abbesse et nonnettes,
« Dans l'intérêt de la sainte maison,
« Vous recevrez, en personnes discrètes,
« Dans votre lit son serviteur Dozon. »

Tout en parlant il agitait ses armes.
Leur cliquetis cause aux sœurs tant d'effroi,

Que de l'alcôve, où l'abbesse et ses charmes
Dormaient en paix, une fille en émoi
S'élance et crie : « Ah ! grâce pour l'abbesse,
« Monsieur l'archer, prenez plutôt sa nièce,
« Voici mon lit. — Et pourquoi donc pas moi ?
« Petit serpent, » dit l'abbesse en colère,
« A mon devoir me voit-on la dernière ?
« Venez, Monsieur, si c'est de par le roi. »

LE BON COUSIN

Sur le penchant de ces coteaux vineux
Qui du Rémois flattent au loin les yeux,
Est un gros bourg dont la route escarpée,
Bien que royale, est surtout fréquentée

Par les rouliers au pas pénible et lent.
Jean, de ce bourg le maréchal ferrant,
Dès le matin pour eux chauffait sa forge;
Et leurs chevaux, mangeant l'avoine ou l'orge,
Étaient par lui ferrés en un moment.
Adroit et fort, il ne craint pas l'ouvrage.
Jeanne, sa femme, a le soin du ménage;
Il arrivait pourtant que Jeanneton,
Quoique petite et de douce figure,
Frappait l'enclume à l'envi du garçon,
Quand son mari s'absentait d'aventure.
Aussi l'argent pleuvait à la maison.
Il en tombait de deux sources amies :
L'une est travail, et l'autre économies.
Mais Jeanneton, qui n'avait que vingt ans,
Aurait voulu que Jean, moins économe,
Lui fît parfois quelques petits présents.
Elle en parlait; c'était en vain : notre homme
Ne portait point de cadeaux au bilan;

Rien pour sa fête, et rien au jour de l'an.
C'en fut assez pour troubler le ménage.
A se venger d'un mari si vilain
Jeanne s'occupe. Après mûr examen,
Elle adopta le parti le plus sage,
Celui dont femme abuse fort souvent,
Même au village : elle prit un amant.
Comme elle était jeune et de bonne affaire,
Chacun l'aimait et cherchait à lui plaire,
Curés aussi; parmi les amoureux,
Ce sont souvent les plus prêts à bien faire.
Un bon cousin, fut cet amant heureux.
Le matin donc, quand la forge illumine,
Maître et valet allant battre leurs fers,
Paul, le cousin, de la maison voisine
Prêtait l'oreille, et dès qu'il entendait
Le bon accord du maître et du valet,
Vite il courait éveiller sa cousine.
Là, notre amant, au bruit des deux marteaux,

Sur une enclume où l'Amour aime à battre,
Forgeait aussi de petits maréchaux.
A ce travail il ouvrait comme quatre.

Lorsque l'Amour visite une maison,
Tout s'embellit. Aussi le forgeron
Chez lui voyait un changement notable :
Jeanne, si vive et d'humeur peu traitable,
Était pour lui douce comme un mouton.
Lui-même aussi, sans savoir la raison,
Devint plus gai. D'autres disent encore,
Qu'à la Saint-Jean, mais ceci je l'ignore,
Il aurait fait à sa femme un présent.
Quoi qu'il en soit, chacun vivait content,
L'époux, la femme et le jeune galant,
Quand, un matin, le curé du village,
Beau prestolet par Jeannette éconduit,
Rencontra Jean. Il l'arrête et lui dit :
« Jean, mon ami, vous montrez-vous bien sage

« En hébergeant Paul du soir au matin?
« — Eh! pourquoi non? Curé, c'est mon cousin.
« — Voilà le mal, car chez vous il cousine,
« Chacun en glose et cela me chagrine.
« Mais si c'est bien, j'ai tort de m'obstiner.
« Laissez donc Paul jour et nuit cousiner. »
Ce dernier mot donne à Jean de l'ombrage;
Il court chez Paul, et, fronçant le visage :
« Tout entre nous, » lui dit-il, « est changé.
« On parle mal de toi dans le village :
« Plus de visite. Allons, prends ton congé!
« Je ne veux plus chez moi de cousinage. »
Paul, qui craignait son robuste parent,
A cet arrêt se soumit sans murmure;
Mais pour la femme il en fut autrement.
Dès qu'elle sut les propos de la cure,
Elle pleura, gémit et fit serment
De se venger de l'homme à la tonsure.
Huit jours après, le curé du hameau

En bon pasteur visitait son troupeau;
Chez Jeanne il entre, et la voit si gentille
Qu'il s'enhardit : « Faisons la paix, ma fille,
« Et, si tu veux, signons-la d'un baiser?
« — Plutôt deux qu'un, dit la bonne commère :
« A son curé peut-on rien refuser? »
L'autre, qui croit que la femme est sincère,
S'approche, et prend des baisers sans compter.
Pour éprouver sa charité chrétienne,
Il va plus loin. La femme l'arrêtant :
« Y pensez-vous? et si Jean nous surprend!
« Ah! le matin, avant que le jour vienne,
« Quand mon mari forge avec son garçon.....
« Mais chut! partez, voici le forgeron. »
L'abbé parti, Jeanne change de rôle,
Fait l'affligée et verse quelques pleurs :
Femme à son gré peut pleurer sans douleurs.
« Qu'as-tu? » dit Jean, lui frappant sur l'épaule.
« Pourquoi pleurer? Le curé sort d'ici;

« De tes péchés le nombre a-t-il grossi ?
« Jeune pasteur a fort peu d'indulgence ;
« Il t'a grondée, et je lis dans tes yeux
« Qu'il t'a donné trop forte pénitence.
« — Vous riez, Jean ; si vous saviez l'offense,
« Pour votre honneur vous seriez furieux.
« Mais non, j'ai tort de rompre le silence.
« Car, après tout, ma chambre a des verrous
« Pour l'empêcher de venir me surprendre
« Quand sur l'enclume il entendra vos coups,
« Et j'ai bon ongle aussi pour me défendre.
« — Quoi ! le curé voudrait te prendre au lit,
« Lorsqu'au matin, je vais battre à la forge ! »
S'écria Jean. « Attends, prêtre maudit,
« Je cours chez toi te sauter à la gorge.
« — Gardez-vous-en ! » dit Jeanne : « il le nierait.
« Mais voulez-vous en avoir le cœur net ?
« Laissez-le faire. — Oh ! que nenni, ma mie,
« S'il te prenait dans ton lit endormie ?

« Dans ton sommeil si tu croyais rêver ?
« On voit si vite un malheur arriver !
« — Cerveau fêlé qui ne peux rien comprendre !
« Ce n'est pas moi que l'abbé doit surprendre ;
« Pendant qu'au lit vous serez à l'attendre,
« Moi, du garçon je doublerai les coups.
« — Ah ! je comprends, » dit en riant l'époux ;
« Je reste au lit la grasse matinée.
« Gare au curé s'il vient me chevaucher !
« Car il n'a point monté de haquenée
« Si peu docile et si rude au toucher. »

Le lendemain, au lever de l'aurore,
Dame et valet du bruit de leurs marteaux
Ont de la forge éveillé les échos.
Lors le curé, qui sommeillait encore
Malgré l'amour, jugeant sur double coup
Qu'on bat à deux, s'en vient à pas de loup,
N'ayant sur lui qu'une robe légère,

Se mettre au lit auprès du forgeron,
Qu'il prend pour Jeanne. O méchant Cupidon,
Voilà tes jeux! Va conter à Cythère
Qu'à peine au lit, le pasteur imprudent,
Sautait sur Jean comme un loup sur sa proie.
Mais le mari, dans ses bras l'étouffant,
Lui dit : « Curé, modérez votre joie;
« Qui rit trop fort pleure après bien souvent,
« Vous l'allez voir. » Jean, sourd à sa prière,
Appelle à lui sa femme et son garçon.
Leste et joyeuse arrive Jeanneton
Le bras armé d'une forte lanière,
Qui fit son jeu sur le dos du pasteur.
Jeanne a bon bras, elle agit de grand cœur,
N'étant jamais à frapper la dernière.
Qu'à se venger le beau sexe est heureux!
Eh! pourquoi non? C'est le plaisir des dieux.
Quand la leçon fut jugée assez forte,
Jeanne, en mettant le coupable à la porte,

Lui dit tout bas : « Curé, retenez bien
« Qu'un bon cousin, fût-il ou non germain
« Est nécessaire à la paix du ménage ;
« Il en faut un : aussi tout mari sage
« Dans ses amis a toujours un cousin. »

INCONVÉNIENTS DU REPENTIR

Un villageois, pour régir sa maison,
Prit femme jeune et servante fort sage,
Belle pourtant; Marie était son nom.
La paix régnait au sein de son ménage.

S'il a la paix un époux est heureux.
Il l'était donc avant d'être amoureux,
Comme Abraham, de servante jolie.
Las de pain blanc, au pain bis de Marie
Il veut toucher comme plus savoureux ;
Mais celle-ci, que l'époux contrarie
Et pousse à bout, vient d'un air affligé,
Son paquet fait, demander son congé.
La femme dit : « Je te croyais plus sage.
« Toi! nous quitter? et pour quelle raison?
« Ne suis-je pas facile en ma maison?
« Désires-tu, ma fille, un plus fort gage?
« Soit : trente écus avec ton gai visage
« Pourront un jour tenter quelque garçon.
« Mais quoi! des pleurs? avec moi sois sincère;
« Sur ce départ, Marie, expliquons-nous.
« — Vous l'ordonnez, je ne puis plus me taire, »
Répond Marie : « eh bien! c'est votre époux
« Qui veut de moi ce soir un rendez-vous.

« Plutôt mourir que de faire à Madame
« Un pareil tort! — C'est bien, » lui dit la femme,
« Ton cœur est bon, je l'avais bien jugé.
« Mais du perfide il faut que je me venge :
« Cours, et dis-lui que, ton esprit changé,
« Pardon sonnant, tu l'attends dans la grange.
« — Mais quoi, Madame, y faudra-t-il aller?
« — Auparavant tu viendras me parler. »

La jeune fille avec malice et grâce
Fit son message et fut tôt de retour.
L'époux joyeux, ne tenant plus en place,
Va jusqu'au soir promener son amour.
Chemin faisant, Marie offre à sa vue
Mille beautés dont il fait la revue;
A son esprit se présente, à son tour,
Sa femme aussi de mille attraits pourvue.
Le repentir vient frapper à son cœur,
Il le reçoit, et content de lui-même :

« J'allais, » dit-il, « d'une femme que j'aime,
« Pour un caprice exposer le bonheur !
« Le rendez-vous maintenant m'embarrasse. »
Dans le moment, Jean sur son cheval passe;
Jean, de son maître en secret le rival,
Jeune, bien fait, gouvernait l'écurie.
Lors il l'appelle, et d'un ton amical :
« Voudrais-tu bien, Jean, épouser Marie?
« Va dans la grange, et surtout ne dis mot :
« Demain matin je compterai la dot. »

Le garçon part. L'autre à pas lents chemine
Vers sa maison. Mais seule en sa cuisine
Il voit Marie : « Eh quoi ! » lui dit l'époux,
« C'est donc ici qu'était le rendez-vous?
« Tu me trompais? — Moi, je suis dans la grange
« Et de Monsieur j'attends une louange, »
Répond Marie ; « allez plutôt y voir,
« Vous y pourrez faire votre devoir

« Avec Madame et calmer sa furie. »

A ce discours, le mari stupéfait

Comme un trait part, frappe à la grange et crie :

« N'y touche pas, Jean ! ce n'est point Marie.

« — Marie ou non, » lui répond Jean, « c'est fait ! »

LE PRÉDICATEUR

ENNEMI DE LA FOULE

En chaire, un jour, certain prédicateur,
A vingt dévots pour lesquels il s'enroue,
Disait : « Je veux que monsieur Bourdaloue,
« Qui, l'an dernier, a touché votre cœur,

« Pour ses sermons mérite qu'on le loue;
« Mais l'orateur véhément et pieux
« N'en mit pas moins le désordre en ces lieux :
« Pour l'écouter, et la mère et la fille
« Abandonnaient le ménage et l'aiguille;
« Le magistrat désertait le palais;
« Et le marchand, contre ses intérêts,
« A leur exemple avait clos sa boutique.
« Que vous dirai-je? enfin sous ce portique
« S'entre-poussait tout un peuple en émoi.
« Mais cette année il est bien doux pour moi,
« Malgré l'envie obstinée à me mordre,
« D'être certain que chacun est chez soi,
« Et qu'à ma voix tout est rentré dans l'ordre. »

LE PARADIS

J'entends bien dire à de malins esprits
Que c'est la peur de Satan et des flammes,
Chez les chrétiens, qui mène au ciel les âmes,
Et non l'attrait qu'on goûte en paradis;
Mais moi, qui suis aux dévots charitable,

Je crois l'amour, dont leur cœur est épris,
Au moins égal à la frayeur du diable.

Un fabricant nommé Michel Lebon,
Homme fort simple et vivant d'oraison,
Du paradis avait si grande envie
Qu'il en séchait. Sans cesse de ses vœux
Il fatiguait et les saints et Marie
Pour avoir place un jour à côté d'eux ;
L'étroit chemin qui conduit l'homme aux cieux
N'est pas aisé : l'Église offre des guides
Dont nous payons les pas dévotement.
Du saint argent les moines sont avides,
Et le Rémois ne plaignait pas l'argent.
Bref, pour avoir entrée au firmament,
Il eût donné négoce et patrimoine,
Même sa femme. On me dira qu'un moine
Des dons eût pris la moitié seulement,
Laissant la femme, encor qu'elle fût belle.

Je n'en crois rien : tout ce qu'on lui donnait,
Et souvent plus, un moine le prenait.
Six ans étaient que la triste Isabelle
Portait le nom de madame Lebon,
Mais des plaisirs que l'Hymen préconise
Elle avait eu si faible part, dit-on,
Qu'au paradis pour vierge on l'aurait prise,
Ou peu s'en faut. Le trop dévot mari
Ne lui parlait jour et nuit que des anges,
Des chérubins au visage fleuri,
De saint Michel, son patron favori,
Dont même en rêve il chantait les louanges :
Michel Lebon avait peur de l'enfer,
Et le vainqueur de l'affreux Lucifer
Était pour lui le premier des archanges.
L'esprit au ciel, dès qu'il était couché,
Il s'appliquait, soit à compter les vierges
Du paradis, soit à vouer des cierges,
Pour que du lit il sortît sans péché.

A ses côtés la dolente marchande
Avait un saint, et tel que la Légende
N'en comptait pas de plus sanctifié.
Sa sainteté ne se faisait scrupule
Des longs soupirs de sa triste moitié,
Qui se tournait la nuit, c'était pitié.
Fi! d'un mari si dévot, si crédule.
Jeunes beautés qui cherchez des époux,
Chez nos Lebon n'entrez point en ménage,
Si vous voulez goûter en mariage
Ce que l'hymen a pour vous de plus doux ;
Ou bien suivez l'exemple d'Isabelle,
Qui, d'un mari n'ayant que le semblant,
Prit un galant. Il en est qui, mieux qu'elle,
Ayant l'époux, prennent aussi l'amant.

Pour mieux vaquer à ses longues prières,
Lebon laissait le soin de ses affaires
A Victor Blin, jeune et discret commis,

Qui, bien rasé, toujours propre et bien mis,
Menait de front l'amour et la fabrique.
Le jour entier il courait la pratique,
Vendait, payait, surveillait l'ouvrier;
Et quand le soir avait clos l'atelier,
Près d'Isabelle, à l'attendre fidèle,
Il accourait, et passait avec elle
De doux moments, mais qui duraient trop peu.
Michel un soir étant à prier Dieu,
Le beau commis supplia sa maîtresse
De lui donner, sur le coup de minuit,
Pour mieux causer, la moitié de son lit;
Il priait bien, la belle y consentit;
D'un doux baiser l'on signa la promesse.
Comme il sortait, l'époux rentre, et, joyeux,
Montre à sa femme un chapelet d'ébène
Qu'un frère lai du couvent des Chartreux,
Pour cent écus lui vendit, non sans peine :
« Ces grains » dit-il, « sont du bois de la Croix.

« Par sa vertu, des moines bien connue,
« Du paradis je dois avoir la vue,
« Si chaque nuit, au moins, pendant un mois,
« J'ai récité mon chapelet dix fois :
« Dix fois sans faute et sans qu'un grain s'oublie.
« — Ah! mon mari, vous perdez la raison, »
Reprit la femme, « et certe à Charenton
« Il est des gens moins atteints de folie.
« Car, entre nous, est-ce donc pour prier
« Qu'un lit est fait? Je n'y veux pas veiller
« Pour n'y rien faire. Aussi, ne vous déplaise,
« Un lit de camp est dans ce cabinet;
« Là, vous pourrez, seul et tout à votre aise,
« Y défiler votre long chapelet.
« — Soit, » dit l'époux, « je serai moins distrait. »

Dans les couvents minuit sonnait à peine,
Que Victor entre, et marche à petits pas
Vers Isabeau, qui lui tendait les bras,

Et comme lui retenait son haleine.
Heureux amants, goûtez bien un plaisir
D'autant plus doux qu'on le prend en cachette!
Mais, Isabeau, modérez ce soupir,
Et, s'il se peut, soyez donc plus discrète!
Vous oubliez qu'une faible cloison
Est entre vous et le voisin qui prie,
Et que vos jeux troublent son oraison.
Michel enfin s'interrompt et lui crie :
« Femme, as-tu donc, ce soir, le diable au corps,
« Pour t'agiter d'une façon pareille?
« A n'ouïr pas je fais de vains efforts;
« Mais dès qu'au bruit j'ai pu fermer l'oreille,
« Une secousse, en ébranlant mon lit,
« Vient, malgré moi, distraire mon esprit.
« Si bien qu'enfin, le dirai-je à ma honte?
« De mes *pater* je ne sais plus le compte.
« Finiras-tu ce vacarme maudit?
« — O mon mari, prenez part à ma joie, »

Répond la femme, « et n'ayez pas regret
« D'avoir perdu peut-être un chapelet.
« Priez plutôt le Ciel qu'il vous envoie
« Contentement si doux, que même encor
« En vous parlant je me sens toute émue.
« A peine au lit, j'invoquai saint Victor
« (Car votre exemple et vos vœux m'ont vaincue),
« Et saint Victor, d'un air tendre et bénin,
« Du paradis m'a montré le chemin.
« Mais savez-vous qu'il est si peu d'obstacles
« Sur ce chemin que saint Victor a pris,
« Qu'en vérité je crois que, sans miracles,
« Un bon mari pourrait toutes les nuits
« Avec sa femme aller en paradis! »

LE GROS DOGUE

ET LE PETIT CHIEN

Reims eut jadis son école de Droit ;
Les écoliers de Cujas et Barthole
Sont dans cet âge où, sans maître d'école,

Chacun sait faire et lancer un exploit,
Exploit galant, qui se donne en cachette
Et que sous main reçoit femme ou fillette,
Sans avertir, j'en ferais le pari,
L'une sa mère, et l'autre son mari.

Un écolier propre et d'humeur courtoise
S'était épris d'une dame rémoise
De haut état. Jeunesse, esprit, beauté,
Tout se trouvait chez la charmante Élise,
Que rehaussait encor la qualité;
Car son mari, du titre de marquise
L'avait dotée. Il est vrai que l'époux
Était grondeur et quelque peu jaloux;
Il était vieux. Mais quand la femme est sage,
Noble ou bourgeoise, elle prend un amant,
Fait bon ménage, et chacun est content.
Élise avait trop d'esprit en partage
Pour refuser d'écouter la raison.

Le jeune clerc, à la bouche de rose,
Plaida si bien qu'il sut gagner sa cause;
La paix dès lors régna dans la maison.
Tous deux savaient qu'amour veut du mystère,
Que le bonheur fait envie aux méchants,
Que tels sont pris pour fort honnêtes gens
Qui n'ont pas craint de perdre des amants;
Le frère même est jaloux de son frère.
Aussi Léon, notre jeune amoureux,
Pour voir sa belle et tromper tous les yeux,
Avait recours à plus d'un stratagème.
J'en rapporte un qui m'a paru plaisant.

Le soir venu, quand l'honnête marchand
Fermait boutique, et prenait son Barême
Pour supputer tous les profits du jour,
Notre écolier, averti par l'Amour,
Venait japper à la porte d'Élise :
Vous eussiez dit la voix d'un petit chien.

La chambrière, une femme de bien,
Et que pour sainte en tous lieux on eût prise,
A ce signal ouvrait, et par la main
Menait l'amant, qui le long du chemin
Ne disait mot. Au lit même prudence :
Tout s'y passait dans l'ombre et le silence,
Sauf toutefois plus d'un soupir d'amour
Mais qu'un baiser rendait alors plus sourd.

Près de l'hôtel qu'habitait la marquise
Logeait Alfred, autre élève de droit,
Bon compagnon, à tous les jeux adroit,
Fier et cherchant mainte haute entreprise.
A la marquise il adressa ses vœux,
Mais sans succès : soit que notre Rémoise
Eût le cœur pris, ou, comme une bourgeoise,
Se contentât pour un seul amoureux ;
Soit autre chose ; avec douce parole
On renvoya cet amant à l'école.

Alfred chez lui vint cacher son chagrin.
De là ses yeux étaient fixés sans cesse
Sur la maison d'où sortait sa maîtresse,
Pauvre honteux, prêt à tendre la main :
Car un amant, quel que soit son destin,
N'est, après tout, fût-il né sur le trône,
Qu'un mendiant à qui l'on fait l'aumône.

Alfred un soir, étant à son balcon,
Voit un jeune homme entrer seul dans la rue.
A sa démarche il reconnaît Léon,
Qui, d'un pas lent, rasant chaque maison,
Va tour à tour les passer en revue.
Mais à l'hôtel, qu'il semblait avoir fui,
L'ami revient, s'arrête avec mystère,
Puis il l'entend japper d'une voix claire;
La porte s'ouvre et se ferme sur lui.
« Oh! oh!» dit-il, « tout s'explique aujourd'hui :
« Et les rigueurs qu'a pour moi la marquise,

« Et les dédains de mon rival heureux.
« Mais en amour si la ruse est permise,
« Employons-la pour les tromper tous deux;
« C'est double gain. La marquise est trop bonne
« Pour m'en vouloir quand j'aurai réussi;
« Car en son cœur femme aisément pardonne
« A qui vous aime et qui vous trompe ainsi. »
Le lendemain, ayant devancé l'heure,
Sous la fenêtre où vint japper Léon,
Il jappe aussi. La servante à ce leurre
Se laisse prendre, et conduit sans soupçon
Le faux Léon au lit de sa maîtresse.
Alfred, pressé de prouver sa tendresse,
Prend des baisers qui ne sont pas pour lui,
Et sans scrupule il laisse la marquise
Lui prodiguer, il est vrai par surprise,
De ces douceurs que paîrait un mari.

Tout souriait au désir de ce traître,

Lorsque Léon, fidèle au rendez-vous,
Vient à son tour japper sous la fenêtre.
L'âme occupée à des plaisirs si doux,
Notre marquise y prêta peu l'oreille.
Quant à Nanon, que l'aboîment réveille,
Elle se dit : « Que veut donc ce fripon,
« Qui de ses cris étourdit la maison?
« Suis-je une garde aisément qu'on abuse?
« Passez, mon cher! on n'entre point ici.
« Vous eussiez dû, pour employer la ruse,
« Attendre au moins que Léon fût parti. »
Le faux Léon, que le bruit épouvante,
Rend grâce aux dieux, voyant qu'on n'ouvrait pas;
Mais, ennuyé d'une si longue attente,
Le vrai Léon, qui croit que la servante
Est endormie, ou qu'il jappe trop bas,
Prend d'un roquet la voix claire et sonore,
Et frappe l'air d'un aboîment aigu.
Pour cette fois Alfred était perdu.

Il craint l'éclat de celle qu'il adore.
Chez elle enfin s'est fait jour le soupçon;
D'abord la voix, puis quelque autre raison,
Dont, en cherchant à se rendre bon compte,
La Champenoise éprouvait quelque honte,
Viennent jeter le trouble en son esprit.
Pour éclaircir cet étrange mystère,
Elle veut donc sonner sa chambrière,
Quand l'écolier, d'un bond sortant du lit,
A deux battants court ouvrir la fenêtre.
Léon, pensant qu'Élise va paraître,
Lui fait, Hap! hap! Mais l'autre avec humeur
Haussant la voix comme un dogue en fureur,
Répond : Hop! hop! « Celui-là parle en maître, »
Se dit Léon. « Ami, je te comprends,
« Les petits chiens sont chassés par les grands.
« C'est juste, adieu. » J'ignore ce qu'Élise
Dit, se voyant ainsi changer d'amant.
Bien que le sexe aime le changement,

Encor veut-il les choisir à sa guise.
Sans doute Alfred valait l'autre amoureux;
Le choix était fort difficile entre eux :
Tous deux l'aimaient, la preuve était acquise.
Le mieux était de les garder tous deux,
Et c'est aussi ce que fit la marquise.

LE MARI BORGNE

Tous les bossus ont de l'esprit à vendre :
Sur nos marchés quand l'esprit aura cours,
A la fortune ils pourront tous prétendre ;
Mais je les crois malheureux en amours.

La jeune Hortense, en causant mariage,
Disait un jour : « Malgré tout son esprit,
« Jamais bossu n'aura place en mon lit. »
Six mois après, elle entrait en ménage,
Et son époux était borgne et bossu.
A la laideur l'argent prête des charmes :
Le premier jour, quand notre belle eut vu
Son prétendant, elle versa des larmes;
On le dit riche, il lui parut moins laid;
Et quand notre homme eut montré son carrosse,
Ce n'était plus un borgne contrefait :
Le jour suivant on célébrait la noce.

Mais à l'hymen la fille qui se vend
Bientôt se donne à l'amour sans argent.
A peine Hortense est la maîtresse et dame
Du bossu borgne, ayant nom Dulaurent,
Que le regret vient attrister son âme.
« Si pour mari j'avais pris mon cousin, »

Se disait-elle, « oh ! quelle différence !
« Il est si beau ! » Notez que notre Hortense
Ne se dit plus que le cousin n'a rien,
Et qu'à sa porte il attendait naguère,
Lorsqu'on l'ouvrait à de gros prétendants;
Mais aujourd'hui la porte à deux battants
S'ouvre pour Paul, à moins qu'il ne préfère,
La nuit venue, entrer avec mystère
Quand le mari du logis est absent.
L'époux Rémois s'absentait rarement :
N'ayant qu'un œil, à surveiller sa femme
Il le voulait à toute heure occupé.
Pauvre ignorant! Avec cent, sur mon âme,
Il eût été tout aussi bien trompé.

Un matin donc, sans prévenir Hortense
Qu'un jour entier doit durer son absence,
Car un jaloux à toute heure du jour
Veut que sa femme ait peur de son retour,

Dulaurent part. Par un billet d'amour,
Paul averti, court chez celle qu'il aime.
Hors de la ville à peine est le mari,
Qu'en sa maison règne un second lui-même,
Roi plus heureux, car c'est un roi chéri.
« Donne un baiser? » dit Paul à sa maîtresse,
Et de baisers Hortense le caresse.
« Viens sur ce lit où l'amour nous attend :
« Dégrafe avant cette robe inutile,
« Et ce jupon. Ce corset est gênant,
« Il faut l'ôter. » La belle, trop facile,
N'avait gardé de son ajustement
Que ce qu'il plut à l'indiscret amant
De lui laisser; peut-être rien, n'importe;
Et tous les deux, sur leur lit étendus,
Allaient goûter des plaisirs défendus,
Quand le mari vient frapper à la porte.
« Grands dieux! c'est lui! » se dit Paul interdit,
« Que faire? où fuir? — Habillez-vous sans bruit, »

Répond la femme, « et reprenez courage;
« Vous sortirez avec arme et bagage;
« Mais hâtez-vous. » Le mari cependant,
Gronde à la porte, et fait un tel tapage,
Qu'Hortense dit : « Que veut cet insolent?
« Ne sait-il pas que le maître est absent?
« Que je suis seule, et qu'une femme sage
« A double tour, quand son mari voyage,
« Doit s'enfermer? Que dirait mon jaloux
« Si dans ma chambre il surprenait un homme?
« Passez, mon cher; à moins d'un bref de Rome,
« Je n'ouvrirai qu'à Monsieur mon époux.
« — Femme, c'est lui, c'est Dulaurent, ton maître;
« Ouvre-lui donc. Ne veux-tu le connaître? »
Paul, à la fin, était prêt à sortir :
La femme alors à l'époux court ouvrir,
Lui saute au cou, le caresse, le choie,
Et lui témoigne une si grande joie,
Que Dulaurent est surpris de l'accueil.

Puis d'une main lui bouchant son bon œil :

« Là, que vois-tu par ton autre fenêtre ?

« — Rien, » dit le borgne. — « Allons, regarde mieux,

« Car tu dois voir tout aussi bien des deux,

« Je l'ai rêvé. — C'est vrai, je vois un traître,

« Qui, grâce à vous, de ces lieux s'échappant,

« Vient d'emporter mon honneur et le vôtre. »

L'époux avait entendu fuir l'amant.

« Ah ! quel malheur ! » dit la femme en pleurant,

« Du mauvais œil il voit mieux que de l'autre. »

L'ÉPOUX MATINAL

Certain bourgeois, ami du jardinage,
Se maria sur le retour de l'âge.
Dans son faubourg, pour meubler sa maison,
Il s'avisa de choisir un tendron
Droit comme un lis et frais comme une rose.

Le vieux mari, deux jours après l'hymen,
Avant l'aurore était dans son jardin.
Quelqu'un le voit qui bêche, plante, arrose;
Surpris de l'heure, il lui dit : « Mon voisin,
« Vous travaillez aujourd'hui bien matin ! »
L'époux répond : « Eh, non ! je me repose. »

LE SCRUPULE D'UN COMPTABLE

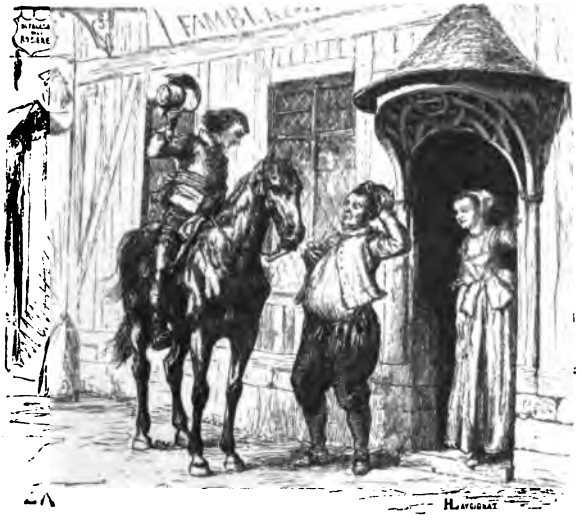
Un caporal, un jour, à la taverne,
Après avoir, en comptable loyal,
Fait le décompte à ceux dont la giberne
Porte, dit-on, bâton de maréchal,
Dit au dernier : « Conscrit, buvons rasade,

« Et puis comptons tous les deux et sans bruit.
« Neuf avec six font quinze et trois dix-huit;
« Je pose huit... Tout autre, camarade,
« Retiendrait un, moi je ne retiens rien;
« Prends tes huit sous.—Grand merci, mon ancien,»
Dit le conscrit; « pour compter, l'heureux grade
« Que caporal! — Va, » dit l'autre joyeux,
« Notre major sait compter encor mieux. »

LE SOLÉCISME

A cette époque où vers le pédantisme
Le peuple docte était si fort enclin,
Que tel savant d'un péché libertin
Se courrouçait moins que d'un solécisme,
Cujas, à Bourge, interprète des lois,

Voyait courir maint élève à sa voix.
Le maître absent, l'Amour tenait école
Dans sa maison; et ce nouveau docteur,
Non moins subtil, voyait à sa parole
Courir aussi plus d'un jeune auditeur.
Un jour sa fille, on la nommait Thérèse,
Comptant à peine un an par-dessus seize,
Sur son châlit avec un bachelier
Était au bout de sa troisième thèse,
Quand le père entre et surprend l'écolier.
Lui, pour ses jours prêt à demander grâce :
« Je disais bien, Thérèse, qu'il fallait
« Que j'aille au droit. — Dites donc que j'allasse, »
Répond le maître. « Un présent ne se met
« Jamais, Monsieur, après un imparfait. »



LE BON HOTELIER

De son métier quand un homme est épris
Il le fait bien : aussi je lui pardonne
La vanité que le succès lui donne.
Tous les métiers à vrai dire ont leur prix.
Celui de Prince (hélas! tout dégénère)

N'est plus si doux, ni si facile à faire ;
Mais après tout il n'est pas sans profits.

Un hôtelier, qui pour vertu première
Avait vraiment l'amour de son état,
Tenait à Reims l'hôtel de la Rosière.
Flamberge, actif, honnête et délicat,
Voyait chez lui la robe et la finance,
Les grands seigneurs et les simples commis ;
Mais à ses yeux tous étaient des amis.
Selon leur bourse il réglait la dépense
Avec tant d'art que chacun en partant,
Le prix soldé, disait : « Je suis content. »
Pour son enseigne en prenant la Rosière
Le Champenois avait double raison,
Plaire à sa femme en rappelant son nom,
Et comme Rose était belle hôtelière
Il s'était dit : « Qui Rose un jour verra
« De mon enseigne aussi se souviendra. »

Flamberge, un soir, fumait devant sa porte,
Vient un courrier : « Monsieur, » dit-il, « j'apporte
« Une nouvelle agréable pour tous;
« Le fils du Roi sera bientôt chez vous. »
L'hôte, à ces mots, qu'un noble orgueil transporte,
Sonne la cloche, appelle tous ses gens,
Et donne à tous des ordres différents.
De son côté lui va de place en place,
Commande, agit, voit si les lits sont faits,
Le couvert mis, le Champagne à la glace.
En un clin d'œil l'hôtel est un palais.
Le Prince arrive, et Rose endimanchée
Gaîment le mène à son appartement.
Rose est jolie et son hôte est galant :
D'un compliment Rose n'est point fâchée.
Au compliment on ajoute un baiser;
Pour un baiser doit-on se courroucer?
Elle rougit. Fille prudente et sage
En cas pareil ne fait pas davantage.

Mais Monseigneur devient entreprenant;
Il est aimable, il est jeune, il est Prince.
Femme à Paris jamais ne se défend
Lorsqu'à ses pieds tombe un royal amant :
Peut-il en être autrement en province?
Au fils du Roi, Rose à la fin se rend,
Elle est princesse. En ce moment notre hôte
Ne voyant pas sa femme revenir,
Craint qu'un valet n'ait commis quelque faute,
Court chez le Prince, et, sans le prévenir,
Il est entré, la porte était ouverte :
« Ventre saint-gris ! » dit Flamberge en courroux,
« Rose, avez-vous résolu notre perte?
« Si c'était su que dirait-on de nous?
« Ah! pour l'honneur de mon hôtellerie,
« Une autre fois, ma femme, je vous prie,
« Fermez la porte et tirez les verrous. »

LA CONFESSION SUPPRIMÉE

Le ciel sur nous en aveugle dispense
Maux et plaisirs; et trop souvent le mal
De son côté fait pencher la balance;
Les plus heureux ont le partage égal.

Un des curés que nourrit la Champagne,
Cette Champagne où moines blancs et noirs
Avaient jadis de nombreux vendangeoirs,
A table, un soir, seul avec sa compagne,
A cœur ouvert parlait de son état.
Il fait d'abord l'éloge de sa cure ;
Puis il s'en plaint, peut-être outre mesure.
C'est notre usage : eût-il été prélat,
La part du blâme eût été la plus forte.
« Enfin, » dit-il à sa servante accorte,
« Bons et mauvais repassons tous les mois.
« Marque les bons, Justine, avec tes doigts,
« Moi, les mauvais, et voyons qui l'emporte.
« Janvier, ma mie, a par un jour heureux
« Commencé l'an ; il faudrait bien des peines
« Pour l'effacer, c'est le jour des étrennes.
« Je n'ai pas bu tout l'Auvilé mousseux
« Dont le voisin m'a donné dix bouteilles.
« Ce matin-là, Perrinette aux yeux bleus

« Me dit : Curé, j'apporte les oreilles
« De notre porc, et de plus un jambon
« Que je vais pendre à votre cheminée.
« Justine, allons, pour plus d'une raison,
« Tu dois marquer ce mois de bonne année.
« Passons à l'autre. Il ne faut pas s'y fier :
« Le mal, le bien, s'offrent dans février.
« S'il a l'odeur des trois jours gras, que j'aime,
« Il est bientôt escorté du carême.
« Pour être juste abstenons-nous tous deux
« De le compter et laissons-le douteux.
« Mars est mauvais ; chez lui rien d'équivoque :
« Pour un curé c'est la plus rude époque.
« Oh ! quel ennui d'aller, dès le matin,
« Dans son église, au travers d'une grille,
« Les pieds glacés, écouter femme ou fille
« Disant sa coulpe et celle du prochain !
« Dans ce saint mois chaque jour me chagrine,
« Et pour lui seul je mettrais bien deux doigts. »

En poursuivant ainsi de mois en mois
Il se trouva que sur ses doigts Justine
En comptait deux de moins que le pasteur.
Cinq doigts de bons contre sept de malheur !
« Oh ! oh ! » dit-il, « pour être heureux sur terre
« Partage égal est au moins nécessaire.
« Il faut, ma fille, aviser au moyen
« De rendre bon un des doigts de ma main.
« Voici venir ces longs jours de carême,
« Jours de confesse et jours d'affliction ;
« Ayons recours à quelque stratagème
« Pour obliger la dévote elle-même
« A renoncer à la confession ;
« D'un mauvais doigt j'en aurai fait un bon. »
Dans ce dessein il monte un jour en chaire,
Et dit après une courte prière :
« Mes chers enfants, l'homme, et par l'homme encor
« J'entends la femme, est faible de nature ;
« Tenté du diable on cède sans effort ;

« De là péchés plus hideux que la mort :
« Un seul suffit pour rendre l'âme impure.
« Mais pour sauver du feu sa créature
« Dieu, mes enfants, a fait un tribunal
« Qui purifie et guérit de tout mal.
« La jeune fille, hélas ! trop confiante,
« Pleurant sa faute et son amant trompeur,
« Court à confesse et revient innocente ;
« Absous d'un vol, vous n'êtes plus voleur.
« Point de péché dont on ne vous exempte.
« Mais, pour jouir d'un bien si précieux,
« Mettons de l'ordre, et tout en ira mieux.
« Je veux d'abord que la sainte semaine
« Soit consacrée à cette œuvre chrétienne ;
« De plus, ses jours en nombre étant égaux
« Aux sept péchés qu'on nomme capitaux,
« Chaque péché, dans l'ordre que l'Église
« L'a désigné, doit seul avoir son jour,
« Et tous les ans revenir à son tour ;

« Suivez-moi bien, de crainte de méprise.
« Les orgueilleux seront absous lundi ;
« Mardi, l'envie ; il est bon que justice
« Aux libertins soit faite mercredi ;
« Jeudi, viendra le tour de l'avarice ;
« A nos gourmands il faut le vendredi ;
« Pour la colère admettez samedi ;
« Et le dimanche, une heure avant la messe,
« Au tribunal j'attendrai la paresse. »
Là, le curé terminant le sermon,
Leur donne à tous sa bénédiction.

Le lundi saint de courir à confesse
Nul n'est tenté : car, qui voudrait tout haut
D'un sot orgueil accuser le défaut ?
Si la dévote, au détour d'une rue,
Levant les yeux, aperçoit son pasteur,
Vite elle passe et craint qu'on ne l'ait vue,
Le jour d'envie, avec son confesseur.

Le mercredi, le jour de la luxure,
C'était à qui fuirait loin de la cure.
Dans sa maison, jeudi, se tiendra Jean,
Jean l'économe a peur que l'on ne dise :
« Voici l'avare, il se rend à l'église. »
Nul n'est colère, et pas un n'est gourmand.
Ce bourg enfin n'avait plus aucun vice,
Il ne comptait pas même un paresseux.
Le bon curé vint, par cet artifice,
A bout de rendre un mauvais mois heureux.

LE PERROQUET

Ne soyons point de nos femmes jaloux,
C'est le moyen de les rendre fidèles ;
De notre honneur reposons-nous sur elles :
Leur cœur s'offense à l'aspect des verrous.
J'en dis autant à qui garde une fille :

Si sa vertu n'a pas d'autres garants
Qu'une prison avec sa double grille,
Autant de pris, dès qu'elle aura seize ans.

La jeune Hortense ayant perdu sa mère,
Avant que l'âge eût formé ses attraits,
Se vit soumise aux volontés d'un père,
Bon Champenois, mais jaloux à l'excès.
La jalousie est un monstre capable
De changer même un Champenois en diable.
Aussi la nuit, quand sa femme vivait,
L'épée en main, du lit il s'échappait,
Faisait le guet ou battait la campagne
Pour attraper, s'il se peut, un galant.
L'histoire dit qu'auprès de sa compagne,
Dès qu'il sortait, se glissait un amant.
Je le croirais; car, malgré la défense,
Femme jolie, en trompant un jaloux,
Pense toujours gagner une indulgence.

Se voyant veuf, Arnold, en bon époux,
Pleure et gémit; mais son humeur jalouse
Dans le tombeau ne suit pas son épouse.
Sa fille unique est l'objet à son tour,
Quoiqu'à douze ans, de soupçons et d'alarmes.
Il voyait croître avec chagrin ses charmes,
Tant il avait de frayeur de l'amour.
Un beau matin il déserte la ville,
Et va prier la Champagne infertile
Jusqu'à vingt ans de cacher son trésor.
De tous ses gens il n'avait pris en somme
Qu'une servante, et par prudence encor,
Dans son domaine il voulut que tout homme
Fût à l'index. Aussi dans sa maison
On n'entrait pas, à moins d'être en jupon.
Oncle, cousin, mari, veuf ou garçon,
Étaient exclus de cette citadelle.
Il vint de là qu'à seize ans la pucelle
Ne connaissait ses parents que de nom.

Un sien cousin, sans duvet au menton,
Épris d'amour pour la belle inconnue,
Que chacun vante et que pas un n'a vue,
S'habille en fille, et, sous ce passe-port,
Croit aisément tromper la sentinelle;
Mais le trompeur, reconnu dès l'abord,
Revint chez lui sans avoir vu la belle.
Pendant qu'Edmond, plus épris que jamais,
(Car son amour croissait par la défaite),
Rêvait encore à d'insensés projets,
La prisonnière, au fond de sa retraite,
A dix-sept ans, sous les yeux d'un mentor,
Les jours entiers jouait à la poupée.
« Fille à cet âge à tels jeux occupée, »
Disait Arnold, « vaudra son pesant d'or.
« J'ai si bien mis son esprit en tutelle,
« Pour lui cacher ce qu'est l'homme et l'hymen,
« Que sa poupée en sait tout autant qu'elle.
« Mon gendre, un jour, me loûra de mon zèle,

« Et je l'attends pour me serrer la main
« Au jour heureux qui suit la nuit des noces. »
Cet ennemi des filles trop précoces,
Se vit contraint, du moins un jour durant,
Pour terminer un débat de famille,
D'abandonner l'emploi de surveillant.
De son départ ni servante ni fille
N'est avertie. Edmond, cet autre Argus,
Qui nuit et jour met le fort en blocus,
A vu sortir, quand l'ombre est incertaine,
Le gouverneur, qu'un cheval vigoureux
A pas pressés emporte dans la plaine.
L'espoir renaît dans son cœur amoureux.
Rentré chez lui, pour mûrir en silence,
Avant l'assaut, l'attaque et la défense,
Sur un perchoir il voit son perroquet.
Cet oiseau parle, ainsi que chacun sait.
Jacquot, heureux du don de la parole,
Dès le matin souvent en abusait

Pour faire honneur à son maître d'école.
Edmond, ravi d'un projet tout nouveau,
Prend son oiseau, gagne la citadelle,
Et, dans l'espoir d'être vu de la belle,
Va se montrer sous les murs du château.
Le babillard, de sa voix la plus claire,
Appelle Hortense. Hortense qui l'entend
Accourt. Jugez de son étonnement :
L'oiseau parlait comme Annette et son père.
Sitôt qu'Edmond vit que la prisonnière
Du perroquet avait le cœur épris :
« Prenez l'oiseau, j'en ferai juste prix.
« — Mais je n'ai pas dans ma bourse une obole, »
Reprit la fille. « Ami, sur ma parole,
« Ce soir, mon père au château reviendra,
« Attendez-le, pour sûr il vous paîra. »
L'amant répond : « Je ne saurais l'attendre.
« Mais, quant au prix, nous pouvons nous entendre
« Fille jolie achète sans argent,

« Elle a toujours de quoi payer comptant,
« Sans s'appauvrir, tous les oiseaux du monde.
« Ouvrez la porte, et, si tout me seconde,
« Le perroquet sera bientôt à vous. »
Hortense ouvrit, croyant faire œuvre pie,
Que d'acheter, sans deniers ni bijoux,
Ce perroquet, dont elle a tant d'envie.
A peine entré, le gentil oiseleur
Prend des baisers qui ne sont qu'un à-compte;
Baisers qu'Hortense, à lui rendre fort prompte,
Ne comptait pas, tant elle avait à cœur
De bien payer. Pour acquitter sa dette
Il lui fallut céder autre faveur.
Si bien qu'enfin au doux jeu d'amourette
L'on procéda. Dans les bras du marchand
La belle encor disait innocemment :
« Quoi! c'est ainsi qu'un perroquet s'achète? »
L'oiseau payé, la servante à grand bruit
Frappe à la porte. Edmond troublé s'enfuit.

La vieille Annette avec effroi s'écrie :

« Ah ! mon enfant, d'où vous vient, je vous prie,

« Cet oiseau vert que je n'ai jamais vu ?

« Dans votre chambre un homme est-il venu ?

« — Oui, » dit la belle, « un marchand, jeune et sage,

« Et qui, vers moi par le ciel envoyé,

« Vend sans argent aux filles de mon âge ;

« Il est parti se disant bien payé.

« Pourquoi pleurer ? Tu n'es donc pas ravie

« De mon marché ? Serait-ce par envie ?

« Tu n'es plus jeune, et tu crains un refus

« Du beau marchand qui fait fi des écus.

« Mais j'y connais un moyen sans réplique :

« Quand l'oiselier, qui me trouve à son gré,

« Rapportera des oiseaux d'Amérique,

« Prends le plus beau, c'est moi qui le paîrai. »

LE MARIAGE DE RAISON

Contre l'Hymen, sans respect pour son frère,
Pourquoi voit-on se déchaîner l'Amour?
C'est que l'Hymen fait la guerre à son tour
Au dieu charmant qui commande à Cythère.
Leur guerre, époux, se fait à vos dépens,

Croyez-le bien ; et vous aussi, parents,
Qui, peu jaloux du bonheur de famille,
Sur la dot seule élevez un débat,
Et qui livrez à l'Hymen votre fille
Sans que l'Amour ait signé le contrat.

Jadis à Reims, ville en beautés fertile,
Un gentilhomme ayant terre et château
Vint chercher femme. A marier facile,
Quoique bossu, le riche hobereau
Pouvait choisir ; il fit choix d'Isabeau.
Aux grands parents, gens de robe et d'église,
Il vint offrir son or et son blason ;
Chacun l'agrée, et l'hymen de raison,
Malgré l'Amour, fut conclu sans remise.
Pourtant la belle aimait un sien cousin,
A qui l'Amour, pour monter un ménage,
N'avait donné que les grâces de l'âge,
Deux beaux yeux noirs, une peau de satin ;

De châteaux point; d'écus, pas davantage.
Le choix des deux ne fut pas incertain
Pour les parents; mais fille qu'on engage
Contre ses vœux, fait un juste partage :
L'un a son cœur, lorsque l'autre a sa main.
Dans son château l'épousée accompagne
Son laid mari, qui, fier de sa compagne,
Va vivre heureux, heureux comme un mari
Qu'on ne hait pas et qui n'est pas chéri :
Ces maris-là sont communs en Champagne.
Le nôtre aimait à bien vivre chez lui :
Nombre d'amis se pressaient à sa porte.
Madame était fraîche, jolie, accorte :
Force galants s'offraient contre l'ennui.
Le jeune Armand, le cousin qui sut plaire,
De l'égayer avait seul le pouvoir,
Mais en secret : l'amour veut du mystère.
Oh! que d'amants trop souvent ont fait voir
Ce que leur cœur se cachait à lui-même!

Nos amoureux, malgré leur soin extrême,
Furent surpris par Alfred de Bernain,
Officier riche, audacieux et vain,
Qui dès longtemps assiégeait Isabelle.
Si l'assiégeant voit que la citadelle
Est aux abois, il redouble d'ardeur :
On capitule; il est bientôt vainqueur.
Ce fut ainsi, sans doute en dépit d'elle,
Qu'un autre amant s'empara de son cœur.
De son côté, l'époux, sûr de sa femme,
Dormait en paix sur la foi de l'hymen.
Au feu, sans crainte, il aurait mis la main
Qu'elle était sage. Aujourd'hui, pour leur dame,
Les bons Rémois en feraient tous autant;
Du sort commun chacun se croit exempt.

Notre homme, un jour, pressé par un message,
Se voit forcé d'entreprendre un voyage.
Les adieux faits, il part. Lors Isabeau

Mande au cousin qu'elle est seule au château.
Armand s'empresse à cette voix chérie.
Les voilà seuls goûtant sans nuls soucis
Ces voluptés qui font aimer la vie;
Plaisir si doux, que le dieu des houris
Avait jugé que des biens qu'on envie
C'était le seul à mettre en paradis.
Nos amoureux se livraient sans contrainte
A leurs ébats, quand les pas d'un coursier
Se font entendre et les glacent de crainte.
C'est de Bernain, le maudit officier,
Qui, du mari sachant aussi l'absence,
Venait troubler leurs jeux par sa présence.
« Quel contre-temps! mais évitez, Armand,
« Que dans ma chambre il vous trouve, et pour cause, »
Dit Isabeau, qui déjà se compose
Pour recevoir le nouvel arrivant.
L'officier monte et voit la châtelaine,
Qui sur sa porte accourt d'un air riant

Lui demander le sujet qui l'amène.
« Je viens, » dit-il, « de votre époux absent,
« Vous consoler. » Cela dit, il l'embrasse.
A ses baisers l'autre veut s'opposer,
Mais pas trop fort, de peur de l'offenser.
D'une autre part, le cousin l'embarrasse;
Vers le boudoir elle a souvent les yeux.
Le capitaine, en amour comme en guerre,
Qui sait combien le temps est précieux,
Poursuit sa pointe; à son vainqueur heureux
La dame enfin se rendait prisonnière,
Quand la servante, accourant à grands pas,
Vient de l'époux annoncer l'arrivée.
La pauvre dame, à bon droit effrayée,
Se voit d'un coup deux amants sur les bras.
Chaque seconde accroît son embarras.
Que faire? O vous qui vous croyez habile,
Ami lecteur, pour quelque méchant tour,
Qu'eussiez-vous fait? je vous le donne en mille.

Femme à tromper a l'esprit si fertile;
Ne craignez rien : Isabelle et l'Amour
Vont se tirer de ce pas difficile.
« Vous seul, Alfred, » lui dit la belle en pleurs,
« Pouvez sauver mon honneur et ma vie;
« L'épée en main, comme un homme en furie,
« Sortez, disant ces seuls mots, je vous prie :
« — Je saurai bien le rencontrer ailleurs!
« Bien qu'à parler mon mari vous invite,
« Ne dites mot, et fuyez au plus vite. »
Alfred promet, sans espoir que l'Amour
Conduise à bien cette étrange aventure.

L'époux, voyant un cheval dans sa cour,
Se met déjà l'esprit à la torture.
« Eh quoi! le jour où ma femme me jure
« Qu'en mon absence ici nul damoiseau
« N'aura d'accès, un homme est au château! »
Il entre, et voit brandir hors du fourreau

L'arme d'Alfred tout rouge de colère,
Ce lui semblait ; mais au jeune officier
Le vermillon venait d'autre manière.
« Que voulez-vous? » dit l'époux au guerrie
En se jetant quelques pas en arrière.
« Pourquoi cette arme? » Alfred, d'un ton sévère :
« Je saurai bien le rencontrer ailleurs ! »
Sans plus répondre, il remet son épée,
Pique des deux, laissant les spectateurs
Tout ébahis d'une telle équipée.
Le vieux mari chez sa femme est monté.
« D'où vient, » dit-il, » qu'Alfred sort irrité?
« A quel sujet? Pourquoi fuit-il ma vue?
« Mais vous aussi vous êtes tout émue,
« Parlez. — Hélas ! ce n'est pas sans raison, »
Dit Isabeau, « car dans votre maison
« Un homicide a failli se commettre.
« De ma frayeur j'ai peine à me remettre. »
Elle se tait. Puis sa voix se haussant

Du cabinet pour qu'on puisse l'entendre) :
« Armand, hélas ! que j'étais loin d'attendre,
« Car mon cousin sait que même un parent
« N'est point reçu quand vous êtes absent,
« Pâle et tremblant arrive, et me supplie
« En votre nom de lui sauver la vie.
« Je balançais, lorsqu'un homme en jurant
« Monte chez moi; jugez de ma surprise :
« C'était Alfred. Je dois avec franchise
« Vous dire aussi que voyant mon effroi
« Il est parti, mais par égard pour moi.
« — Votre conduite est digne de louange,
« Ma femme, et certe il eût été fâcheux
« Qu'un meurtre ici se commît sous vos yeux.
« Mais, d'autre part, je trouve bien étrange
« Qu'en mon château de Bernain ait osé
« Suivre un parent qui, fût-il même en faute,
« Devait chez moi se croire en sûreté.
« Mais savez-vous où s'est caché notre hôte?

« — Non, » dit la femme, « et c'est ici pourtant
« Que tout à l'heure il était si tremblant.
« — Venez, cousin, croyez à ma parole,
« Alfred est loin, » crie alors le mari ;
« Vous n'avez plus en ces lieux d'ennemi. »
Armand paraît, et chacun se console
D'avoir eu peur. « C'est bon, » se dit l'époux,
« Ma femme est sage. Armand, restez chez nous, »
Dit-il tout haut, « mon logis est le vôtre.
« Ce fou d'Alfred vous a pris pour un autre,
« Et c'est à moi de l'aller détromper.
« Je cours chez lui l'inviter à souper. »

LAVIEILLE.

LE BON DOCTEUR

« J'ai pour guérir des recettes certaines, »
Me dit à Reims un docteur plein d'esprit;
« Chaque ordonnance est un joyeux récit.
« On souffre moins du moment que l'on rit.
« Je vous apporte un remède aux migraines. »

Jean, de Marfaut honnête vigneron,
Vint un matin me chercher pour sa fille
En mal d'enfant. J'y cours, et la famille
Comptait de plus le soir un gros garçon.
« Oh! qu'il est beau! s'écriait le grand-père.
« Parbleu! docteur, vous serez le parrain.
« C'est un amour : le baptême à demain.
« Mais il est tard; allons au presbytère,
« Vous aurez là bon lit et souper fin. »
A ces raisons je me rendis sans peine.
Le bon curé chez lequel Jean me mène
Est jeune encor. Il m'offrit sa maison.
« Je n'ai qu'un lit, » dit-il, « mais il est bon,
« Vous en aurez la moitié comme un frère.
« Soupons d'abord. » Lors à sa ménagère,
Fille jolie à l'œil un peu fripon :
« Manon, ce soir c'est un ami qu'on fête,
« Vin d'archevêque et ragoûts délicats. »
Une heure après, dans un gai tête-à-tête,

Le verre en main ainsi que deux prélats
Nous rendions grâce à Dieu d'un bon repas.
Le souper fait, content de ma journée,
Près du pasteur je pris ma part de lit,
Et dos à dos chaque ami s'endormit.
Quand le bouvier, les pieds dans la rosée,
Vint sous la cure avertir le troupeau
D'aller aux champs, le curé de Marfaut,
Que le corneur de son sommeil arrache,
D'un coup de pied m'éveillant en sursaut :
« Manon, » dit-il, « va donc lâcher ta vache. »

L'ÉPOUX MAL VENGÉ

Un cuirassier à l'armure dorée,
Pour égayer les ennuis de la paix,
Voulut aimer. L'amour d'un de ses traits
Le blesse au cœur. Mais la femme adorée,
Belle épicière, est cruelle à l'excès.

Flore est son nom. En vain l'homme de guerre
Tourne la place, assiége et met au jour
Contre ce roc l'arsenal de l'amour :
Le fort tint bon. L'imprenable épicière
Un beau matin lui donna son congé;
Puis elle vint, d'un air tout affligé,
Se plaindre à Jean. Le fier mari s'enflamme,
Frappe du pied, prend à témoin sa femme
Qu'il a du cœur et saura se venger.
« Oui, je le peux sans courir de danger,
« Mais, pour cela, Flore, il faut être fine.
« Quand le galant viendra chanter matine,
« Car il viendra (les amants sont si fous),
« Changez votre air, faites-lui douce mine,
« Et pour le soir donnez-lui rendez-vous.
« Si pour conclure il demandait en somme
« Quelques baisers, pour le mieux abuser
« Donnez-les-lui. J'ai pitié du pauvre homme
« Quand il saura ce que coûte un baiser. »

Flore promet d'être en tout point soumise.
Le lendemain, à peine il était jour
Que l'amoureux lui reparlait d'amour.
La Champenoise, en femme bien apprise,
Fait la fâchée et puis se radoucit.
Elle refuse un baiser qu'il demande;
On le lui vole, elle gronde et sourit.
La belle enfin s'apprivoise et s'amende
Jusqu'à donner chez elle un rendez-vous.
« Venez ce soir, » dit l'épouse docile,
« Lorsque l'horloge aura frappé huit coups.
« Ne craignez rien, mon mari soupe en ville. »

Le cuirassier, ivre de son bonheur,
Retourne au camp, va, vient, court, se promène,
Maudit l'horloge, accuse sa lenteur,
Et jusqu'au soir est comme une âme en peine.
Quand le mari par sa femme eut appris
Qu'au rendez-vous l'amant devait se rendre :

« Eh quoi! » dit-il, « il suffisait de tendre
« Un simple lacs pour que l'oiseau fût pris?
« A le plumer il faut que je m'apprête. »
Une heure après, Jean, des pieds à la tête
Bardé de fer, n'est plus un épicier;
C'est Galaor prêt d'aller en conquête.
Flore triomphe et sourit au guerrier.
« Femme, » dit-il, « si l'insolent s'entête,
« Voici de quoi le mettre à la raison. »
Il lui montrait un énorme espadon.
En ce moment quelqu'un frappe à la rue :
« Avant d'ouvrir, dans l'alcôve du lit
« Cachez-moi bien : mais au moindre délit
« Vous me verrez lui sauter à la vue. »

Le cuirassier, par la femme introduit,
Jusqu'à sa chambre à pas de loup la suit.
« Sommes-nous seuls? » dit-il à l'épicière.
Flore hésitant : « Oh! parle, sois sincère;

« Si ton mari n'est point sorti, vrai Dieu !
« Ce sera gai, nous allons voir beau jeu. »
Lors du fourreau tirant sa grande épée :
« D'un seul revers, s'il se montre à mes yeux,
« Je fais serment de le couper en deux.
« Mais de ce sot ne sois plus occupée,
« Mon sabre veille. » Il le pose en jurant
Sur le lit même où l'amour les attend.
Ce sabre nu, cette voix menaçante
Ont rendu Flore interdite et tremblante.
Elle a pourtant moins peur que son époux,
Qui, par sa faute, élu juge des coups,
Voit sa moitié se montrer complaisante :
C'était, lecteur, ne vous y trompez pas,
Pour sortir Jean plus vite d'embarras.

L'amant parti, la bonne Champenoise
Court à l'alcôve et, de son coin tirant
Jean demi-mort, lui dit en l'embrassant :

« Que tu fis bien de ne pas chercher noise
« A ce brutal ! car entre nous, crois-moi,
« Il est au moins dix fois plus fort que toi. »

LES DEUX PERDRIX

Un Champenois, nommé Jean Mathurin,
Bon économe et se levant matin,
Avait acquis trois arpents que Pomone
Enrichissait tous les ans de ses fruits.
Tout prospérait dans ce riant pourpris

Qu'avec l'osier l'aubépine environne,
Et qui souvent sert d'asile aux perdrix.
Le villageois à l'oiseau rouge ou gris
N'avait osé faire encore la guerre :
Se rappelant que feu Jean son grand-père
Pour un lapin avait ramé cinq ans.
Pourtant, un soir, Jean met des nœuds coulants ;
Le lendemain, en visitant ses terres,
Il aperçoit deux perdrix prisonnières.

Sous son sarrau le fortuné chasseur
Les cache et court les porter à sa femme :
« Tiens, » lui dit-il, « nous allons, sur mon âme,
« Goûter tous deux du gibier du seigneur.
« — Pour que la fête aujourd'hui soit complète,
« N'iras-tu point prier notre pasteur ? »
Reprend la femme ; « il est pour nous tout cœur,
« Et par delà je crois qu'il est prophète :
« Il m'a promis dans neuf mois un poupon,

« Et je commence à voir qu'il a raison.
« S'il ne m'eût pas dit plus d'un Évangile,
« Notre maison pouvait être stérile :
« Pour l'inviter, allons, mets ton habit,
« Cours et reviens avec grand appétit. »

Le mari part. L'active ménagère
A mis en broche, et, pour tromper sa faim,
Chante, en tournant, plus d'un joyeux refrain.
« Le rôt est cuit, et Jean du presbytère
« Ne revient pas, » se disait la commère;
« En l'attendant si je mangeais ma part?
« Et pourquoi non, puisqu'il rentre si tard?
« Un dîner froid est pour moi maigre chère. »
Marie alors débroche un des oiseaux,
Prend une cuisse, et puis l'autre, et puis l'aile;
En quatre tours l'appétit de la belle
De la perdrix n'a laissé que les os.
Point de mari. « Mais quelle indifférence

« Pour ses perdreaux d'un goût si merveilleux !
« Ah ! si j'osais..... mais non ; un seul pour deux,
« Ce n'est pas trop. Pour prendre patience,
« Suçons le cou, c'est ne faire aucun tort.
« Dieu ! quel fumet ! oh ! je me suis trompée
« En choisissant... Dussé-je être frappée,
« Les deux perdreaux auront le même sort. »
A belles dents, et d'un plaisir extrême
Vite et si bien elle le dépeça,
Que j'aurais craint même pour un troisième.

Le repas fait, le mari seul rentra :
« Notre pasteur est des bonnes parties ;
« Il va venir. Et nos perdrix rôties ?
« — Hélas ! mon homme, il n'y faut plus compter,
« Un maudit chat vient de les emporter. »
A ce discours le manant incrédule
Court sur sa femme, et de son bras d'Hercule
Va l'assommer, quand celle-ci lui dit :

« Ne vois-tu pas, butor, que je plaisante?
« Entre deux plats les perdrix en l'attente
« Sont près du feu; pourquoi donc tant de bruit?
« — Tant mieux,» dit-il, « car par la sainte Église!
« Tu les payais un peu plus qu'au marché.
« Çà, dépêchons; que la nappe soit mise
« En un moment; je ne suis plus fâché,
« Faut-il t'aider?» Aussitôt de l'armoire
Sort à la hâte et le lin demi-blanc,
Et la faïence, et le couteau d'ivoire.

« Dis donc, mon homme, il est bien peu tranchant
« Pour découper un morceau si friand?
« Va dans la cour l'aiguiser sur la pierre.
« — Non,» dit l'époux, « je suis las et j'ai faim.»
Pour l'éloigner l'autre ayant son dessein,
Insiste et gronde. Alors Jean, pour lui plaire,
Prend le couteau : « Paix! ne nous fâchons pas, »
Dit le mari, « en quelques tours de meule

« Je le rendrai coupant comme un damas. »
Comme il sortait, le pasteur entre, et seule
Trouvant Marie, il lui prend un baiser.
Puis, caressant une taille arrondie :
« Avant neuf mois, je vous l'ai dit, ma mie,
« C'est un garçon que je veux baptiser. »
L'autre, affectant une douleur extrême :
« Ne parlez plus de noce et de baptême,
« Curé, car Jean dans ses lacs vous a pris :
« Vous êtes mort. — Que dites-vous, commère?
« Votre mari sort de mon presbytère
« Pour m'inviter à manger des perdrix.
« — Ah ! mon ami, c'est une tromperie;
« Il n'est ici ni perdrix, ni perdreau.
« Jean est jaloux; voyez-vous le couteau
« Que sur la meule aiguise sa furie,
« C'est pour couper... » Là, s'interrompt Marie.
« — Et quoi couper? » dit le prêtre alarmé.
L'autre, sans prendre indulgences de Rome

Pour bien mentir, répond : « Jean n'est armé
« Que contre vous; et vous cessez d'être homme
« S'il peut, dit-il, vous tenir prisonnier.
« Fuyez avant qu'il monte l'escalier. »
Pâle et tremblant, sans demander son reste,
Le curé fuit, et, près du rémouleur,
En frissonnant il glisse d'un pied leste.
« Qu'a donc à fuir ainsi notre pasteur? »
Se disait Jean; quand sa femme à la porte
Lui crie : « Arrête, arrête le voleur
« Et nos perdrix qu'à ta barbe il emporte! »

A ces mots, Jean, que l'appétit transporte,
Vole après lui, son couteau dans la main :
« Je les aurai, » s'écriait Mathurin;
« Pour vous punir de votre gourmandise,
« J'irai, curé, vous les prendre à l'église. »
L'autre, qui sent le métal assassin,
Double le pas, chez lui se jette enfin,

Ferme au verrou, partout se barricade,
Et de son fort entend le camarade
Dire en fureur : « Non, non, foi de chrétien,
« Si j'avais pu, je ne lui laissais rien ! »
Lors, du grenier entr'ouvrant la fenêtre,
L'homme de Dieu lui répond : « Méchant traître,
« De ton couteau maintenant je me ris ;
« Ce que tu veux est nécessaire au prêtre :
« La loi le dit. Adieu ! pour être amis,
« Plus ne m'invite à manger des perdrix. »

LA FEMME DE BIEN

Un président, juge intègre et sévère,
Interrogeait sur l'emploi de sa nuit
La jeune Irma, prêtresse de Cythère :
On accusait son couvent d'un délit.
La présidente, en baissant la paupière,

A quelques pas tout oreille écoutait
Ce qu'en tremblant la fille racontait.
« Six amoureux, » dit tout bas la nonnette,
« Par notre abbesse introduits tour à tour,
« Se sont chez moi divertis jusqu'au jour
« En égayant à l'envi ma chambrette
« De mots joyeux, de champagne et d'amour.
« — Voyez un peu, » se dit la présidente,
« Quel appétit ont ces femmes de rien !
« Six amoureux ! Une femme de bien
« De deux au plus fort souvent se contente. »

LE PÈLERINAGE

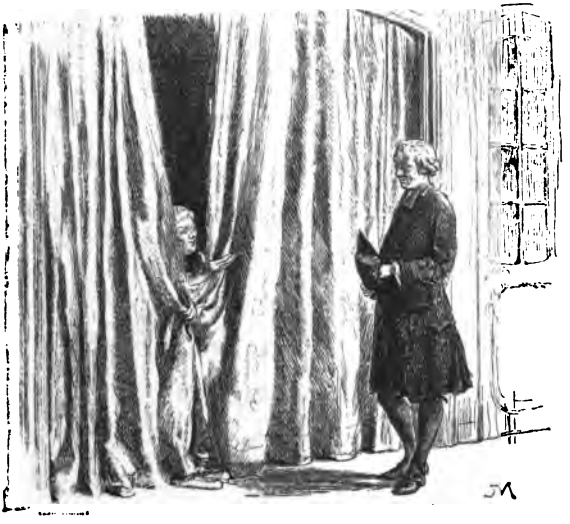
Il fut un temps où le peuple Rémois
Obéissait aux volontés d'un comte.
Le manuscrit d'où j'ai tiré ce conte
Dit que Thibaut fut le meilleur des rois.
Je le croirais : Tout prince Champenois

De sa nature est le plus doux des princes.
Pour assurer le sort de ses provinces
Thibaut prit femme. Il voulut dans ce choix
Qu'Amour l'aidât. Ce n'est pas trop l'usage :
Mais son avis pour entrer en ménage
Ne gâte rien. Aussi depuis cinq ans
Tout souriait à ces époux amants,
Hors un seul point : ils n'avaient pas d'enfants.
En vain la reine avait pour être mère
Prié le ciel. Aumône, argent, prière
Étaient perdus, point d'enfant ne venait.
Souvent l'épouse en secret en pleurait;
Lorsqu'un abbé, l'aumônier de la reine,
Lui dit un soir : « Il est à votre peine
« Un sûr remède; et je suis affligé,
« Qu'étant si bon, vous l'ayez négligé.
« — Et quel est-il? A vous je m'abandonne,
« Cher directeur. Est-il besoin d'argent?
« Parlez, j'en ai. Pour avoir un enfant

« Je céderais, s'il le faut, ma couronne.
« — Non, » dit le prêtre, « à la Vierge qui donne
« Joie au malheur, grande reine, ayez foi.
« Vous connaissez Notre-Dame-de-Liesse,
« Seule allez-y, priez, et croyez-moi
« Vous reviendrez le cœur plein d'allégresse. »

Le jour suivant, un rosaire à la main,
La reine à pied suivait le grand chemin
De Reims à Liesse. A moitié du voyage
Elle s'assied sur le bord d'un fossé.
Vient une fille ayant son bras passé
Dans un panier, fille au riant visage,
Courant à pied comme un curé breton.
« Bonjour, mon cœur; de ce pas où va-t-on?
« — A Reims, Madame. — Et qu'allez-vous y faire?
« — Vendre ces fruits. — D'où venez-vous, ma chère?
« — De ce gros bourg qu'on aperçoit d'ici
« Sur la colline. — Êtes-vous mariée?

« — Depuis un an, Madame, Dieu merci.
« Mais à mon tour seriez-vous point fâchée
« Qu'on demandât qui vous êtes aussi ?
« — Je suis la reine. — A pied, reine chérie,
« Seule et sans suite où courez-vous ainsi ?
« — Je vais à Liesse où la Vierge Marie
« Donne un enfant à qui l'aime et la prie.
« — Si c'est à Liesse, hélas! Madame a tort :
« Le grand abbé qui les faisait est mort. »



LA BONNE VIERGE

Un haut prélat qui régnait en Champagne,
Hormis le temps qu'il passait à la cour,
Ayant appris qu'un curé de campagne
Se permettait de peupler son séjour
De chérubins aussi beaux que le jour,

Donne aussitôt l'ordre de le suspendre.
« Quoi! » se dit-il, « ce faquin à rabat
« Se permettrait de trancher du prélat!
« A mon palais mandez-lui de se rendre. »
Le lendemain notre faiseur d'enfant
Au point du jour chez Monseigneur se rend.
Mais à cette heure il n'est dans l'antichambre
Aucun valet. Lors pénétrant sans bruit
De porte en porte, il arrive à la chambre
Où le prélat était encore au lit.
« Ah! Monseigneur, excusez mon audace, »
Dit le curé; « je viens demander grâce
« Pour un pasteur par votre ordre interdit.
« — Fils de Satan, » dit le juge en colère,
« N'attends de moi ni cure ni pardon.
« Ne vis-tu pas avec ta chambrière?
« Ces quatre enfants qui sont dans ta maison,
« De qui sont-ils? » L'autre en tremblant répond :
« Ce sont, Seigneur, les neveux de mon frère. »

A ce propos, un rire féminin,
Sortit du lit. Lors le curé malin
Se signe et dit : « O bonne Sainte Vierge !
« Qui reposez auprès de Monseigneur,
« Priez pour moi, je vous promets un cierge. »
Sans être sainte on peut avoir bon cœur :
La bonne Vierge exauça sá prière,
Il eut sa cure. On dit que le curé
Changea plus tard sa cure en prieuré
Pour être utile aux neveux de son frère.

M. LAVIEILLE

LE POUVOIR D'UNE FEMME

Il est un être à qui tout rend hommage;
Être charmant, capricieux et doux,
Timide même, et le plus fier courage
Devant lui tremble et rampe à ses genoux;
L'homme à vingt ans pour lui vendrait son âme;

Jeunes ou vieux, cet être nous rend fous,
Fous par amour : cet être c'est la femme.
La femme prend des amants, des amis,
Même un époux, mais ne prend point un maître :
Loin de s'en plaindre, il faut le reconnaître,
Votre bonheur, époux, est à ce prix.
Au présent conte on verra la folie
D'un jeune gars qu'une femme jolie
En quelques jours a mis à la raison ;
C'était un tigre, elle en fit un mouton.

Paul de Felcourt, seigneur héréditaire,
Bon Champenois, et partant bon mari,
Depuis dix ans désirait d'être père.
Le ciel enfin exauça sa prière;
Berthe accoucha d'un fils. L'enfant chéri
Était si beau qu'on aurait dit un ange;
Ange au dehors, mais vrai diable au dedans.
J'ai vu souvent, par un caprice étrange,

La vertu laide et les vices charmants.
Ses premiers pas furent pour aller battre
Le jeune enfant compagnon de ses jeux.
Chacun tremblait devant ce diable à quatre.
« Pour corriger son naturel hargneux,»
Disait le père, « attendons le collége ;
« Il rend meilleur, s'il ne rend pas savant ;
« Les écoliers auront le privilége
« De rendre Marc aussi souple qu'un gant. »
Marc fut chassé de toutes les écoles.
« Fais-le soldat, » dit un vieux général,
« Au régiment les têtes les plus folles
« Ne bronchent pas devant un caporal. »
Il fut soldat, mais soldat indocile.
Un soir d'hiver, Berthe, au coin de son feu
Songeait à Marc, et l'esprit plus tranquille
Le voyait sage et rendait grâce à Dieu.
Dans ce moment elle entend à sa porte
Quelqu'un frappant, jurant et blasphémant ;

C'était son fils qui heurtait de la sorte :
Il s'était fait chasser du régiment.
La pauvre mère, hélas! désabusée,
Pleurant son fils, est toute la journée
Dans le saint lieu. La prière et les pleurs
Sont pour la femme un remède aux douleurs.
Mais la douleur chez l'homme est moins tranquille,
Contre son fils le père entre en fureur;
Il le maudit, et, courant par la ville,
A son curé va conter son malheur.
« Mariez-le, » lui répond le pasteur.
« — Le marier! qui? lui! ce méchant diable!
« D'un trait si noir me croyez-vous capable?»
Dit au curé le père avec humeur;
« Oh! vous raillez, le mal est sans remède.
« — Non, non, reprend le sage conseiller;
« Il en est un que la femme possède :
« Pour guérir Marc il le faut marier.
« — Mais où trouver, curé, cette pucelle,

« Ange ou démon, cette autre Jeanne d'Arc
« Prête à lutter jour et nuit contre Marc?
« — Eh! qui vous dit, ô tête sans cervelle,
« D'aller choisir pour bru quelque dragon?
« C'est une femme aussi douce que belle
« Qu'il faut à Marc. Prenez donc Isabelle;
« Sa mine fine et son regard fripon
« Me sont garants que le remède est bon. »

On les marie. A deux pas de la ville
Les grands parents avaient une maison
Réunissant l'agréable et l'utile :
A leurs enfants ils en font l'abandon.
C'est là que Marc le jour du mariage
Conduit sa femme au sortir de l'autel.
Le couple heureux, loin d'importun visage,
Boit nuit et jour dans la coupe de miel.
De leurs plaisirs, que la vieillesse envie,
Ils n'avaient là de témoins que le ciel,

L'herbe foulée au bord de la prairie,
Et les oiseaux qu'un soleil printanier
Sous la feuillée aux mêmes jeux convie.
Dans la maison, de la cave au grenier,
D'un tendre amour ils se donnaient la preuve.
Seuls au logis pendant ce temps d'épreuve,
Ils se jouaient dans les appartements
Où dans un mois reviendront les parents.
De doux baisers se donnaient dans la chambre
Du bisaïeul, de l'oncle ou du parrain.
On s'égayait sur le lit du cousin ;
Il n'était point d'alcôve ou d'antichambre
Que le mari ne sût mettre à profit.
Mais à la fin, il faut que je le die,
Marc à son tour tout comme un autre apprit
Que jeu d'amour lasse plus qu'il n'ennuie
Marc à ce jeu n'eût pas craint cent rivaux ;
Le premier jour, vous eussiez dit Hercule
Entreprenant l'un de ses grands travaux ;

Mais aujourd'hui le héros capitule.
Près de sa femme étendu dans son lit,
Sans l'éveiller il dort toute la nuit.
C'est un mari d'un seul mois de ménage,
Et l'on dirait, à voir son peu d'ardeur,
Qu'il a déjà dix ans de mariage.
La femme alors, d'un ton plein de douceur,
Lui reprochait son air triste et rêveur :
« Ne suis-je plus celle que Marc adore ? »
Lui disait-elle ; et Marc est obligé
De lui prouver que son cœur l'aime encore ;
Mais, après tout, il n'en est pas plus gai.
Pâle, amaigri, triste et méconnaissable,
Ce n'était plus ce coursier indomptable
Courant sans frein, beau d'orgueil et d'amour ;
Marc ressemblait au bœuf qui vers l'étable
Marche à pas lents, fatigué du labour.
Plus de gros mots, de rixes, de tapage.
Marc à sa femme obéit nuit et jour,

Comme aurait fait la fille la plus sage :
C'est un mari non moins doux qu'un mouton.
Fort étonné d'une telle conduite,
Un sien ami, c'était un vieux garçon,
Lui dit un jour : « Isabelle est petite,
« Faible de corps et sans barbe au menton,
« Et par le nez elle mène un démon;
« D'où vient cela ? » Le mari lui répond :
« — Prends une femme, et tu sauras bien vite
« Comment on met un diable à la raison. »

QUI NOURRIRA L'ENFANT?

Dans son enclos, grimpé sur un poirier,
Jean de ses fruits remplissait un panier.
Passe un galant, d'humeur vive et légère,
Parlant d'amour à fille de vingt ans.
Quand le parler sourit à deux amants,

Et que le lieu leur paraît solitaire,
Ils sont bien près du moment de mieux faire.
Sur le gazon le couple va s'asseoir.
Ils folâtraient précisément sous l'arbre
Qu'habitait Jean. Lui, plus muet qu'un marbre,
Est tout oreille et tout yeux pour les voir.
L'amour est doux; mais parfois il amène,
Neuf mois après, plus d'un regret cuisant.
Lise déjà s'en tourmente, et, pleurant,
Dit à l'ami : « Qui nourrira l'enfant
« Que tu m'as fait? » — Ne t'en mets pas en peine,
« Va, c'est celui qui de là-haut nous voit, »
Répond l'amant, montrant le ciel du doigt.
« — Moi! cria Jean, vous me la baillez bonne :
« J'ai bien assez, sans prendre ce surcroît,
« De nourrir ceux que ma femme me donne. »

EST-IL BON DE TOUT SAVOIR?

Dans le faubourg à Cérès consacré
Vivaient à Reims Élise et sa grand'mère.
L'une a vingt ans, l'autre est sexagénaire.
La mère Alix ne voit que son curé
Et de lui plaire est sans cesse occupée :

Lise a des fleurs, un serin favori,
Mais son esprit n'est plus à la poupée;
Elle est dans l'âge où l'on rêve un mari.
Le jour, la nuit, elle y pense, et sa peine
Allait croissant quand après la neuvaine
Ni blond ni noir n'a demandé sa main.
Lise est jolie, et Lise attend en vain.
Quelqu'un lui dit : « Chez vous l'argent est rare,
« Voilà le mal. L'hymen veut de l'argent.
« — Que veut l'amour? » dit Lise innocemment.
On lui répond : « L'amour n'est point avare. »
Un mois après Lise avait un amant.
Contrat d'amour passé sans le notaire
Ni les parents veut l'ombre et le mystère.
La mère Alix, ayant vu sur le soir
L'amant sortir, va se fâcher quand Lise
Lui dit : « Maman, dans mon livre d'église
« Il est écrit que l'on doit tout savoir.
« — Mais, mon enfant, retourne donc la page,

« Trop savoir nuit, nous dit l'autre verset.

— C'est bon, grand'mère, et, quand j'aurai votre âge,

« Je vous promets de tourner le feuillet. »

L'AVEU NAÏF

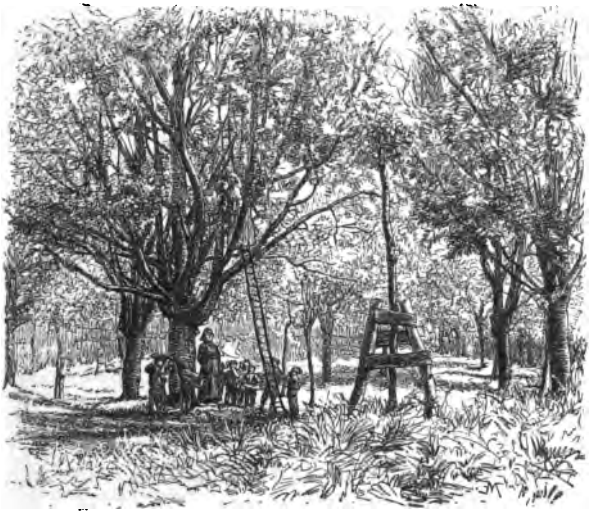
C'était ta fête, ô patron des chasseurs!
Un froid brouillard blanchissait la campagne
Et du soleil ternissait les couleurs,
Quand six Rémois, arpentant la montagne,
Couraient un cerf. Laissons-les jusqu'au soir

Suivre un dix-cors, et rentrons au manoir
Où des maris les femmes délaissées
Sont au salon. Les joyeuses pensées
Sont du jeune âge, et nos veuves d'un jour
Comptaient de seize à vingt printemps à peine.
« Qu'allons-nous faire ici jusqu'au retour
« De nos maris? » dit en riant Hélène.
« Coudre? broder? Oh! non : le ciel est gris;
« Égayons-nous par de joyeux récits. »
On applaudit. Chacune en sa mémoire
Cherchait déjà quelque plaisante histoire,
Lorsque Élisa prit la parole et dit :
« Pour moi, je veux un conte véritable,
« Car autrement ce n'est qu'un jeu d'esprit;
« Je ne ris point au récit d'une fable.
« — C'est mon avis, » répond Lise aux yeux doux,
« Et je vous veux conter une aventure
« Dont les acteurs, connus de mon époux,
« Le sont de moi, peut-être aussi de vous.

« Mais à l'amour je croirais faire injure
« En divulguant le secret de leurs noms ;
« Je les tairai pour de bonnes raisons. »
Autour de Lise on se presse, on l'écoute.
Elle reprend : « Vous connaissez sans doute
« Ce noir séjour, le couvent des Oiseaux?
« Jusqu'à seize ans Rose y fut enfermée.
« Un beau cousin, dont elle était aimée,
« Venait la voir. A travers les barreaux
« Ils échangeaient une même pensée.
« C'est en prison qu'on bâtit des châteaux.
« Rose au couvent en faisait de si beaux,
« Qu'elle y croyait ; on croit tout à son âge.
« Dans ses châteaux, ou plutôt ses palais,
« Ce beau cousin avait un libre accès.
« Page du roi, Rose en faisait son page
« En attendant qu'elle en fît son mari.
« Paul, c'est le nom du cousin si chéri,
« Part pour l'armée. Un an après, la belle

« Était la femme, hélas ! en dépit d'elle,
« D'un laid baron. Pour n'être point rebelle
« Aux volontés de son père inhumain,
« Gardant son cœur, Rose donna sa main.
« Mais un beau jour, au lever de l'aurore,
« Un officier, par l'Amour introduit,
« A pas de loup s'approche de son lit.
« Rose dormait. Plus matinal encore,
« L'époux chasseur venait d'aller au bois.
« Notre officier tout botté prend sa place,
« Et dans ses bras Rose entend une voix
« Chère à son cœur qui lui demandait grâce.
« Rose eût dû fuir, appeler du secours ;
« Rose est sans voix, sans force et sans courage ;
« Car l'officier était le charmant page,
« Son beau cousin, qui l'adorait toujours.
« A ce moment, qui l'aurait cru? la porte
« S'ouvre avec bruit (notre page imprudent
« N'avait point mis les verrous en entrant) ;

« C'est un bouillon que la suivante apporte.
« Dans sa frayeur l'officier avait fui.
« Mais à l'acier qu'à sa bottine il porte,
« Le drap s'accroche et s'enfuit avec lui.
« Jugez alors, » dit la belle ingénue,
« De ma surprise et de mon embarras,
« Quand sur mon lit je me vis toute nue. »
A cet aveu que l'on n'attendait pas,
Chacun sourit, et Lise était confuse.
Dans le moment qu'elle cherche une excuse,
Au bruit du cor et des chants du baron,
Le cerf dix-cors entrait à la maison.



L'ENFANT INTRÉPIDE

L'on peut, sans être astrologue ou devin,
Dans un enfant présager un grand homme.
Ce fut sans doute à quelque trait divin
Qu'on vit un pape en un pâtre de Rome;
Le doigt de Dieu partout se reconnaît.

Pour révéler sa céleste origine,
C'est à douze ans, d'une voix enfantine,
Mieux qu'un docteur que Jésus-Christ prêchait.
Sur un canon Turenne enfant dormait.

Lorsque régnait le nouveau Charlemagne
A qui la France a dû tant de héros,
Certain curé d'un bourg de la Champagne
Sous sa férule avait quelques marmots
Qu'il destinait à l'honneur d'être prêtres,
État fort bon chez nos dévots ancêtres.
Dans ce projet, levé de grand matin,
Toujours fidèle à l'ancienne routine,
Il s'efforçait, à coups de discipline,
De faire entrer dans leur cerveau mutin
Cinq ou six mots de la langue latine.
A cette étude il joignait le plain-chant.
Hors ces travaux, disons que chaque enfant
Était heureux. Une nièce, servante

D'humeur égale, active, bienveillante,
Sur leurs besoins a toujours l'œil ouvert :
Bon lit, bon vivre, et parfois au dessert
Un plat sucré leur fait bénir Jeannette.
Ils l'aimaient donc ; la joie était complète
Quand, le dimanche, à leurs plaisirs d'enfants
Elle mêlait sa gaîté de seize ans.

Notre pasteur, un jour qu'à la grand'messe
Plusieurs s'étaient surpassés au lutrin,
Après dîner, pour complaire à sa nièce,
Dit qu'on prendra le dessert au jardin.
Grande est la joie : on s'arme de corbeilles,
En gambadant l'on arrive au verger.
C'était le mois où le vert cerisier
Charme les yeux de ses boules vermeilles.
Chacun de l'arbre embrassant les contours
Fait pour grimper un effort inutile ;
Quand d'une échelle empruntant le secours,

Sur les rameaux Jeanne a pris domicile.
Aux écoliers soudain sa main agile
Jette au hasard le fruit tant désiré.
Mais les plus mûrs sont pour notre curé,
Qui, sous la branche où va se percher Jeanne,
Les yeux en l'air, a tendu sa soutane.

Après le fruit, comme un oiseau léger,
Dans le feuillage on la voit voltiger.
Mais de son arbre enfin la ménagère
En descendant s'accroche et montre au jour
Ce qu'une fille, encore avec mystère,
Ne montre point, si ce n'est à l'amour.
A cet aspect, d'une voix de tonnerre
Le curé crie : « Enfants ! baissez les yeux,
« Ou vous perdez la lumière des cieux. »
Tous aussitôt ont le front contre terre ;
Mais le plus grand, loin d'imiter chacun,
Fermant un œil, répond : « Moi, j'en risque un ; »

Et, sans pâlir, bravement il vous lorgne
L'endroit fatal qui doit le rendre borgne.

Il suffira sans doute à mon lecteur
De ce seul trait, pour reconnaître un cœur
Qui n'est pas né pour l'office de prêtre,
Mais qui, de Mars un jour le compagnon,
Dans cent combats, en dépit du salpêtre,
Saura braver la bouche du canon.

LE CHOIX D'UNE MESSE

En chaire, un jour, monte un prédicateur :
C'était le jour de Sainte-Madeleine.
Sur ses péchés longuement il se traîne,
Péchés d'amour honnis par l'orateur.
« Le repentir enfin toucha son cœur, »

Dit le curé; « pécheurs et pécheresses,
« A son autel faites dire des messes,
« Si vous voulez ainsi qu'elle obtenir
« Du Dieu clément le don du repentir.
« Vous, jeune fille, innocente et pucelle,
« A son autel la Vierge vous appelle :
« Sondez-vous donc, et dites-moi tout bas
« Auquel des deux je dois porter mes pas. »
Lors il descend; pendant qu'il fend la presse,
Une fillette aux yeux bleus, au corps gent,
De lui s'approche, et d'un air innocent,
L'argent en main, lui demande une messe.
« Est-ce à la Vierge? — Oh! oui certainement,
« Monsieur, » dit-elle. — « Excusez, mon enfant;
« Sur cet article il faut qu'on vous prévienne
« Que bien souvent la Vierge prend en haine
« Et punit fort jeune fille qui ment. »
La belle alors, par le bras l'arrêtant :
« Dites aussi deux mots à Madeleine. »

LE FAUCON

Ducs et marquis peuplaient jadis leur cour
De damoiseaux, enfants de haut lignage,
Qui d'obéir faisaient l'apprentissage,
Pour mériter de commander un jour.
Dans les combats, près du seigneur, le page

N'avait qu'un maître; au château de retour,
Ce serviteur, au cœur jeune et novice,
Passait les jours dans un double service,
Pour second maître ayant encor l'Amour.
Ce maître-là souvent a maint caprice :
Il est fantasque, impérieux, grondeur;
Mais de sa bouche un seul mot de douceur
Fait oublier l'humeur et l'injustice.
Oh! qu'il est doux cet âge du bonheur!
Je l'ai passé ce temps de l'esclavage;
Mais en lisant cette histoire d'un page,
Ainsi que moi peut-être mon lecteur
Se souviendra des jours de son jeune âge.

Avant d'entrer sur le sol champenois,
Le voyageur, qui de Soissons chemine
Aux murs de Braîne, admire la colline
Qui porte encore, au milieu de ses bois,
D'un vieux château l'imposante ruine.

C'était toujours sur le sommet des monts
Que se nichaient, ainsi que des aiglons,
Ces fiers Barons qui partageaient la France.
Dans ce donjon, que le temps a noirci,
Un descendant de nos Montmorenci
Sous Henri deux fixa sa résidence.
Jamais seigneur n'aima plus la dépense :
Tout s'y trouvait, chevaux, meutes, faucons,
Jeunes beautés et jeunes échansons,
Tous les plaisirs des champs et de la ville.
Notez encor qu'à ses désirs facile,
L'Hymen avait conduit dans ce séjour
Femme accomplie, et telle que l'Amour
Soir et matin l'enviait à son frère.
Mais la duchesse, à tout amant contraire,
N'aimait personne, excepté son époux.
Ce n'était pas une tendresse extrême :
Chacun de nous sait comme en France on aime,
Après un an, le mari le plus doux.

Le petit dieu qui commande à Cythère
S'en courrouçait et brûlait de ses feux
Un jeune page aussi beau qu'amoureux,
Faisant sur lui retomber sa colère.

Depuis six mois, en secret consumé,
Il n'attendait que le moment propice
D'ouvrir son cœur à cet objet aimé.
Ce moment vint. L'Amour, toujours complice
Quand il s'agit de tromper un époux,
A d'un tournoi fixé le rendez-vous.
Le duc s'y rend en pompeux équipage;
Mais Lusignan, c'était le nom du page,
Au premier vent qu'il a de ce départ,
Se met au lit et feint d'être malade.
Il fallait voir vraiment avec quel art
Il sanglotait à chaque camarade
Qui, le croyant souffrant et malheureux,
Le consolait au moment des adieux.

Après deux jours de feinte maladie,
Il est debout et court plein de santé.
Je faux : le mal qui tourmente sa vie
Est trop réel, quoique la Faculté
Parmi ses maux ne l'ait jamais compté.

Ce doux moment après lequel le page
Tant soupirait, l'heure enfin de parler
Sonne au château : le voyez-vous voler
Jusqu'à la porte, et là, perdant courage,
Sans voir sa dame à pas lents s'en aller?
Mais à son sort l'Amour qui s'intéresse
Le pousse enfin jusque chez la duchesse.
Elle était seule, et Lusignan tremblant,
A sa pâleur, semble un convalescent.
Avec bonté la dame à côté d'elle
Le fait asseoir, et lui témoigne un zèle
Propre à calmer l'effroi du pauvre amant.
Le vermillon reparaît sur la joue

Où la duchesse a promené sa main :
« Votre santé, dit-elle, je l'avoue,
« Depuis longtemps me cause du chagrin.
« Cet air rêveur plus encor m'inquiète :
« N'auriez-vous pas quelque peine secrète?
« Parlez sans feinte. — Un malheureux amant »
Répond le page, « occupe ma pensée.
« Car la beauté qu'il aime éperdûment
« Est noble et fière, et lui, timide enfant,
« Dès qu'il la voit sent sa langue glacée,
« Et n'ose point parler de son tourment.
« Il va mourir. — Bah! » reprit la duchesse;
« Pourquoi se taire et craindre un vain courroux?
« Le tendre aveu de l'amour est si doux,
« Que votre ami de sa belle maîtresse
« Aura merci, j'en ferais la promesse.
« — Eh bien! je suis cet amant malheureux, »
Dit Lusignan, « et vous devez, Madame,
« Me pardonner, si mon cœur amoureux

« Ose à genoux vous déclarer sa flamme.
« Si mon amour peut offenser votre âme,
« Je suis coupable, ordonnez de mon sort;
« J'attends ma grâce ou l'arrêt de ma mort. »

A ce discours, la noble châtelaine
Soudain se lève, et, d'une voix hautaine,
Commande au page à l'instant de sortir :
« Bientôt le duc aura fait son voyage;
« Mon prémier soin sera de l'avertir
« Du zèle ardent que lui montre son page.
« Sortez, dit-elle, et ne paraissez plus.
« — Vous obéir, » dit Lusignan confus,
« Fut et sera toujours ma loi suprême.
« Si, malgré moi, par un fatal aveu,
« J'ai pu blesser celle que mon cœur aime,
« De la venger je prendrai soin moi-même;
« Dans quelques jours vous me plaindrez : adieu. »
Disant ces mots, il quitte la duchesse,

Se met au lit et forme le dessein
De fuir le jour et de mourir de faim.
Deux jours entiers, fidèle à sa promesse,
L'amant s'obstine à pleurer et jeûner.
D'abord la dame avait de badinage
Traité ce vœu; mais enfin son courage,
Qui va croissant, commence à l'étonner.

Dans le château la prompte Renommée
A publié que, du tournoi vainqueur,
Le duc revient, escorté d'une armée
De chevaliers témoins de sa valeur.
Avec fracas déjà le pont s'abaisse
Pour l'écuyer, qui vient à la duchesse
De son époux annoncer le retour.
L'ordre est donné de fêter ce grand jour.
Lusignan seul dans ce séjour ne veille
Que pour pleurer; quand, au pied de son lit,
Une voix douce a frappé son oreille.

A cette voix le page tressaillit;
Il se soulève, et, voyant sa maîtresse :
« Mes yeux, » dit-il, « ne me trompent-ils pas?
« Eh quoi! j'aurais, aux portes du trépas,
« Le doux plaisir de vous revoir, duchesse?
« — Cessez, » dit-elle, « un discours qui me blesse,
« Je vous l'ai dit. Lusignan, levez-vous!
« Venez servir aujourd'hui mon époux;
« Nous l'attendons. Je tairai vos offenses,
« Si le devoir ainsi que mes instances
« Peuvent enfin vous rendre à la raison. »
En soupirant le page lui répond :
« Combien! Madame, à mon cœur il en coûte
« A tous mes torts de joindre un tort nouveau!
« Bientôt la Mort, qui creuse mon tombeau,
« Mieux que le duc vous vengera sans doute;
« Mais laissez-moi me flatter, en mourant,
« Qu'au souvenir du plus fidèle amant
« Vous daignerez accorder quelques larmes. »

De Lusignan la voix pleine de charmes,
Cette pâleur, gage de son amour,
Ses traits charmants, son respect, sa jeunesse,
Tout conspirait à vaincre la duchesse;
Quand la trompette a du haut de la tour
De son époux proclamé le retour.
Elle descend, et court à la grand'porte
Fêter le duc et sa brillante escorte.

L'on a servi : nos joyeux chevaliers
De vin mousseux arrosent leurs lauriers.
Le duc en vain des yeux cherchait son page.
Le repas fait, lorsque pour le jardin
Chacun quittait la salle du festin,
La dame à part prend le duc et l'engage
A visiter son jeune serviteur.
Le duc, frappé de l'extrême pâleur
De Lusignan, sur son mal l'interroge.
L'autre d'abord se répand en éloge

Sur les bontés qu'a pour lui son seigneur;
Et puis, mettant une main sur son cœur :
« Tout est fini; la douleur qui m'oppresse
« Je le sens bien, ne se peut soulager.
« — Duc, il vous trompe, » interrompt la duchesse.
« Çà, Lusignan, avant que je confesse
« La vérité, promettez de manger.
« — Vous obéir fut toujours mon envie,
« Mais à manger je ne puis consentir.
« — Eh bien! sachez, il faut que je le die,
« Que le jour même où vous deviez partir
« Son mal n'était que feinte maladie;
« Que dans ma chambre entrant le lendemain...
« — Dans votre chambre! et qu'y venait-il faire?
« — Vous le saurez. Lusignan, pour me taire,
« Répondez-moi, mangerez-vous enfin?
« — Un jour de plus qu'importe que je vive? »
Dit Lusignan; « ma blessure est si vive
« Que sans miracle on ne peut la guérir :

« Laissez en paix un malheureux mourir. »
Par tant d'amour la dame est attendrie;
Son but était d'effrayer Lusignan,
Et, s'il se peut, de le rendre à la vie
Sans consentir aux vœux de son amant.
Mais tout à coup, changeant de sentiment :
« Duc, apprenez, puisqu'il faut vous le dire,
« Que Lusignan voulait votre faucon.
« A ce dessein j'opposai la raison;
« Mais sur le page elle n'eut point d'empire,
« Et depuis lors ce jeune damoiseau
« S'en va mourir s'il n'obtient votre oiseau.
« — Quoi! » dit l'époux, « pour un faucon, Madame?
« J'en aurais cent qu'à mon cher Lusignan
« Il eût fallu les donner sur-le-champ.
« De ce refus mille fois je vous blâme!
« — Vous l'entendez, Lusignan, levez-vous;
« Je vous promets l'oiseau de mon époux. »
De Lusignan figurez-vous l'ivresse,

Ami lecteur, quand la bonne duchesse,
Peut-être moins pour tenir sa promesse
Que par amour, lui fit le lendemain
Don de l'oiseau dont il avait si faim.

L'AMANT CRUCIFIÉ

Si je visite une ville inconnue,
Je vais à pied et promène ma vue
Sur l'écriteau qui me nomme en passant
Le pont, la place, ou l'hôtel ou la rue.
Ce nom pour moi n'est pas indifférent :

Car si l'un d'eux rappelle à ma mémoire
Un écrivain, un sage, une victoire,
Leur souvenir me récrée en marchant.
Mais de nos saints la longue litanie,
Patrons chéris de nos dévots aïeux,
A des passants trop fatigué les yeux;
Donnons leur place aux talents, au génie.
Marlot, Nanteuil, Ponsardin, Libergiér,
Pluche, Colbert, d'Ablancourt et tant d'autres,
Reims, de ta ville orneraient un quartier
Mieux que saint Loup, saint Gille ou les apôtres.
De tes savants fais un calendrier:
Voilà mes saints. Si l'une de tes plaques
Aux étrangers nommait les frères Jacques,
Ils salûraient les rivaux de Goujon,
Plus volontiers que saint Jean son patron.

Ces deux Rémois sur la place Saint-Pierre
Avaient chacun leur modeste atelier.

L'aîné prit femme et n'eut point d'héritier.
L'autre voulant, s'il se peut, être père
Sans à l'Hymen livrer sa liberté,
Chargea l'Amour de régler cette affaire :
Ce dieu lui fit présent d'une beauté
Dont un prélat se serait contenté.
Neuf mois après, la belle avec mystère
Donna le jour à la jeune Isabeau,
Fille en tout point ressemblant à sa mère.
Ce bel enfant mit sa mère au tombeau.
Jacques longtemps en fut inconsolable :
Chez les époux le deuil a quelques pleurs,
Chez les amants il est vif et durable ;
Isabeau seule allégea ses douleurs.
Il la voyait, dès ses jeunes années,
Dans l'atelier rire, jaser, grandir,
Et sous ses yeux occuper ses journées
A se créer quelque nouveau plaisir.
Lui, se jouant des marteaux et des limes,

Changeait en bois et la Vierge et les Saints.
Il fit aussi des christs pour les Minimes,
Les Cordeliers et les Dominicains :
Chaque chef-d'œuvre attira la pratique
A ces couvents aussi bien qu'au sculpteur.
De crucifix Jacques tenait boutique
Pour tous les prix et de toute grandeur.

Déjà sa fille est dans l'âge où le cœur
Jour et nuit parle ; on sait ce qu'il demande,
C'est un mari. Mais Jacques fait le sourd.
Si faudra-t-il à la fin qu'il entende.
Faute d'époux, Isabelle un beau jour
Par passe-temps, sans consulter son père,
Prit un amant, un charmant écolier,
Non de ceux-là qu'on mène à la lisière ;
Le sien était un jeune bachelier,
Maître en amour et cherchant écolière.
Edmond logeait vis-à-vis l'atelier,

De son balcon ses yeux plongeaient sans cesse
Dans la maison qu'habitait sa maîtresse :
Il est si doux de se parler des yeux.
Les jours de fête étaient jours plus heureux :
L'un près de l'autre assis pendant la messe,
L'office entier ils marmottaient tout bas
Propos d'amour que l'on n'entendait pas :
Jacque eût juré qu'ils disaient leurs prières.

Ces doux moments ne leur suffisaient guères :
Que deux amants aient pour parler d'amours
Des mois entiers, ces mois seront trop courts.
Ceux-ci n'avaient qu'une heure par semaine,
C'était trop peu. « Souffrez que, Jacque absent, »
Disait Edmond, « chez vous j'entre un moment.
« Dans le saint lieu tout m'offusque et me gêne :
« Autour de nous je ne vois que des gens
« Qui, plus dévots, n'en sont que plus méchants,
« Et je les crains par-dessus toute chose. »

La jeune fille, à ce qu'on lui propose
Consent enfin, de peur des médisants.

Un soir qu'Edmond et la jeune écolière,
Seuls au logis, prenaient une leçon
Du dieu qui règne à Reims comme à Cythère,
Jacque à grand bruit fait gémir la maison.
« Où vous cacher, Edmond? Voici mon père
« Ah! s'il vous voit, redoutez sa colère,
« Elle est terrible. » A ces mots, le marteau
A de trois coups retenti de nouveau.
« Chère Isabelle, à ton père ouvre vite,
« Et, cette nuit, ne crains rien, si tu vois
« Que l'un des christs à ta voix ressuscite.
« Dans l'atelier je vais me mettre en croix. »
Tout en parlant l'amant se déshabille,
Et, sous sa croix cachant son mobilier,
Prend place au fond de l'obscur atelier.
La porte s'ouvre : « Eh! pourquoi donc, ma fille,

« Tardez-vous tant? » dit Jacque avec humeur.
« Que vont penser notre abbesse et sa sœur
« Que vous laissez comme moi dans la rue
« Une heure entière à faire pied de grue?
« Il se fait nuit; prenez un chandelier,
« Et conduisez nos sœurs à l'atelier;
« Voici ma sœur l'abbesse Carmélite
« Qui veut un christ. » La fille est interdite
A ce discours; mais, crainte de soupçon,
Elle obéit en priant pour Edmond
Et maudissant l'abbesse et ses emplettes.

Celle-ci donc, ayant mis ses lunettes,
Dans l'atelier entre avec Isabeau.
Voilà nos sœurs promenant le flambeau
Sur tous les christs : nul n'échappe à leur vue.
Il faut choisir; et déjà maintes fois
Chacune avait, sans pouvoir faire un choix,
Des crucifix fait la sainte revue,

Lorsqu'en un coin un Dieu mis à l'écart
De la novice a frappé le regard.
« Venez, ma mère, approchez la lumière
« De celui-ci. Voilà bien votre affaire.
« Comme il est beau! que son visage est doux!
« C'est là le dieu qu'il faut au monastère. »
L'abbesse approche et fléchit les genoux.
Puis regardant le corps et la figure
Du crucifix, appelle le sculpteur :
« Ceci, dit-elle, est beau comme nature ;
« C'est un chef-d'œuvre, et qui vous fait honneur ;
« Mais il est nu : corrigez ça, mon frère. »
Jacque, étonné, de plus près considère
Le pauvre amant, qui contrefait le mort.
« C'est vrai, » dit-il, « je confesse mon tort ;
« Mais attendez, je vais vous satisfaire. »
Disant ces mots il s'armait d'un ciseau,
Quand l'écolier, que la peur ressuscite,
Debout se lève et soudain prend la fuite ;

En se sauvant il éteint le flambeau,
Et, grâce à l'ombre, échappe sans obstacle.
Dans leur effroi, nos deux sœurs à genoux
Ne cessaient point de crier au miracle.
« Miracle, soit, » dit le père en courroux ;
« Mais, Isabeau, ce miracle m'éclaire ;
« Comme nos sœurs, mettez-vous en prière,
« Et dès demain je vous cherche un époux. »

LE BON MÉNAGE

D'où vient que Reims est la ville où l'amour
Avec l'hymen fait le mieux ses affaires ?
C'est que régnant ensemble ou tour à tour
Ils sont unis comme il sied à des frères.

Au sieur Goussot, riche et vieux président,
La jeune Alis pour femme fut donnée.
Elle eût voulu que le dieu d'hyménée
Lui donnât Paul, jeune et beau commandant :
L'avare hymen, qui ne voit que l'argent,
Refusa Paul. Lors en femme prudente,
Prenant l'époux, elle garda l'amant.
Ce qu'elle fit, mainte dame à présent
Le fait à Reims sans être présidente.
Dans le quartier par le noble habité
Le président avait sa résidence;
Hôtel fort triste et fort peu fréquenté
Avant qu'Alis ne l'eût par sa présence
Rendu vivant. A ses pieds la beauté
Mieux que l'aimant jeune ou vieux nous attire.
Il est si doux d'être sous son empire
Que je renonce à vivre en liberté.
Le président aimait le jardinage,
Goût ordinaire aux hommes de son âge.

Dans le jardin un chalet isolé
Servait aux fleurs. L'amour en prit la clé
Pour ses amis, et Paul en fit usage.
Là, loin du bruit, et des regards jaloux,
Nos deux amants, gardés par la soubrette,
Fille à prix d'or qu'on rend sourde et muette,
Du paradis prenaient les avant-goûts.
Sur ses vieux jours Alis sera dévote :
Car, étant jeune, elle a du paradis
Pris le chemin. Filles, mettez en note
Qu'on n'y va point avec de vieux maris.

Nul n'est exempt de soucis dès qu'il aime.
L'amant heureux n'en a-t-il pas lui-même?
Paul attendait un soir au rendez-vous :
Les yeux fixés sur la chambre où demeure
La présidente, il s'en prend à l'époux,
Il le maudit. C'est un siècle qu'une heure.
L'heure suivante il se croyait trahi.

Son cœur blessé d'une si longue attente,
Accuse Alis, quand il voit près de lui
Une fillette à la mise élégante.
Dans son maintien et sous son air fripon
On reconnaît l'office et le salon :
C'était d'Alis la jeune caméristé.
« Ah! monsieur Paul, ma maîtresse est bien triste
« De vous savoir la nuit seul en ce lieu.
« Du Président elle fait la partie.
« Je viens, par ordre, avant la fin du jeu,
« Quelques moments vous tenir compagnie. »
Paul tout d'abord maudit le messager :
C'était Alis qu'il voulait et non Lise.
Mais il regarde et puis il se ravise.
Il fait l'aimable et demande un baiser.
Lise est d'humeur à ne rien refuser :
Paul en profite, et le galant sur place
S'y prit si bien que son chagrin s'efface.
Fiez-vous donc à la fidélité

De vos amants, femmes jeunes et belles,
Puisque l'attrait d'un peu de nouveauté
Suffit souvent pour les rendre infidèles.

Lise à l'hôtel, les adieux étant faits,
Rentre en courant. Mais déjà les valets
Couvraient les feux et soufflaient les bougies.
Le Président, à la fin des parties,
A du sommeil ordonné les apprêts.
Tout magistrat se couche de bonne heure.
Souvent Alis dans le salon demeure
Laissant l'époux se mettre seul au lit :
Mais pour ce soir il le lui défendit,
Car il avait quelque chose à lui dire.
Ce quelque chose un autre l'aurait dit
Mieux que l'époux : notre amante en soupire.
« Adieu, » dit-elle, « adieu le rendez-vous. »
Lise, au coucher que son devoir réclame,
Entrait sans bruit au moment où l'époux

Avec humeur disait : « Morbleu! Madame,
« Dans un bon lit on est mieux qu'à genoux.
« Ce soir, de grâce, abrégez la prière,
« Vous finirez demain votre oraison.
« — Demain? Monsieur, et pour quelle raison? »
Dit au mari la jeune chambrière,
Fille ayant droit de tout dire et tout faire.
« Laissez chacun accomplir son devoir;
« Et vous, Madame, ici l'on vous chagrine?
« Allez prier dans la chambre voisine,
« Votre oraison sera courte ce soir. »

Un bon avis ne doit tomber à terre.
La Présidente, aussi vive et légère
Qu'est un oiseau quand il vole à son nid,
Court au jardin où l'amour fit son lit.
Mais il est vide. Alis revient chez elle
Sans se presser, pour que l'époux dormît.
Sans bruit elle entre, et voit son infidèle

Qui, de l'Amour allumant le flambeau,
Croyait apprendre à Lise un jeu nouveau.
Pour beaucoup moins j'ai vu chercher querelle
A des maris, faire scandale et bruit;
Mais pas à Reims, la femme a trop d'esprit.
« Hors de chez moi vous chercherez fortune, »
Dit-elle à Lise. Et puis d'un ton plus doux :
« Pour vous, Monsieur, le meilleur des époux,
« J'aurais grand tort de vous garder rancune
« D'avoir écrit sur le contrat d'hymen :
« Vous aujourd'hui, moi peut-être demain. »

LE JEÛNE ROMPU

Non loin de Reims est un petit village
Où le pasteur, aussi simple que sage,
Veut que l'on suive à la lettre ses lois,
Les lois de Dieu. Ce bourg est dans les bois.
Là, le saint homme avait une servante

Jeune, proprette, à l'œil un peu fripon,
Et plus que lui d'humeur accommodante :
Il était vieux et prêchait la raison.

Un beau matin Annette au presbytère
Pour un péché gémissait prisonnière;
Son directeur, la veille des Rameaux,
L'avait surprise à manger des gâteaux
Malgré le jeûne. « Ah ! » dit-il en colère,
« Vous affligez l'Église notre mère;
« Aussi, ma fille, il vous faut expier
« Ce crime énorme; il faut jeûner, prier,
« Afin d'aller, l'âme épurée et blanche,
« Au saint banquet participer dimanche. »
Disant ces mots, il monte à son grenier
Et met sous clef sa servante confuse.
Le lendemain, pour la pauvre recluse
Jusqu'à midi force fut de jeûner.
L'homme de Dieu ne lui porte à dîner

Qu'un peu de pain, lui donnant pour excuse
Qu'il faut punir son appétit glouton.
La triste Annette en l'écoutant, dit-on,
Dans le pain bis marquait ses dents d'ivoire,
Et du sermon chargeait peu sa mémoire.
Le jour suivant le pain de la prison
Était plus dur, la part était moins forte :
« Demain encor nous la diminûrons;
« Suppléez-y par le pain d'oraisons, »
Dit le pasteur en refermant la porte.
Annette seule : « Il me fera mourir.
« Non sans douleur passera la journée,
« Et si demain ma pitance est bornée,
« Les autres jours que vais-je devenir?
« Oui, je mourrai sans avoir fait mes pâques,
« Si tu ne viens en prison me nourrir,
« Notre patron, bon et vaillant saint Jacques!»
« — Qui donc m'appelle? Annette, est-ce bien toi? »
Dit une voix de la fille connue.

« On te disait de ces lieux disparue,
« Et ce propos m'avait glacé d'effroi.
« Mais, ouvre donc! — Je suis en pénitence,
« Mon cher Jacquot, j'ai rompu l'abstinence;
« Notre curé croit user d'indulgence
« En me tenant sous les verrous huit jours
« Sans feu ni pain. Ami, sans ton secours
« J'allais mourir. — Ne crains rien, sois discrète,
« Dès aujourd'hui ta pénitence est faite. »

L'amant joyeux court chez lui s'enfermer
Pour préparer le souper de Nanette.
Au beurre frais il a joint la galette;
Et d'un jambon, ce point est à blâmer,
Qu'on ne devait entamer que dimanche,
Le pourvoyeur prend une forte tranche,
Songeant ce soir à la décarêmer.
Lorsque Morphée, à son heure ordinaire,
Touche en passant le seuil du presbytère,

Jacques, chargé du repas savoureux,
S'y rend sans bruit, et, prenant une échelle,
Par la fenêtre il entre chez sa belle.

Dans le désert, en faveur des Hébreux,
Quand il pleuvait un mets pétri pour eux,
Ils témoignaient leur gratitude extrême;
La faim passée, ils se moquaient de Dieu
Et de son pain, dit Moïse lui-même :
Pour le veau d'or ils lui disaient adieu.
Dans son grenier notre jeune captive,
Loin d'imiter cette nation juive,
A son repas ayant bien fait honneur,
En fut plus tendre envers son pourvoyeur.
L'amant s'en va. Seule Annette demeure,
Sans s'occuper cette fois du pasteur,
Ni de son pain qu'il vient à la même heure
Lui présenter, mais en plus faible part.
« Je l'ai, » dit-il, « diminué d'un quart.

« — C'est trop encor, » répond la pénitente :
« Je sens ma faute et j'en suis repentante;
« Pouvez-vous point, mon père, par pitié,
« En retrancher aujourd'hui la moitié?
« — Gloire à Jésus! » dit l'homme de prière,
« Ma fille, enfin chez vous la grâce opère. »

Elle opéra si bien avec l'amant,
Qu'Annette osa refuser nettement,
Les jours suivants, le pain du presbytère.
Le bon croyant bientôt ne douta plus
Qu'elle ne fût au nombre des élus,
Quand le dimanche, à la fin du carême,
Ayant remis Annette en liberté,
Il vit, au lieu d'une figure blême,
Un teint vermeil, une fraîche santé.
Il va partout en criant au miracle;
Chacun le crut sur la foi de l'oracle.
La sainte Annette, en ce jour fortuné,

Grâce à Jacquot, et non pas à saint Jacques,
Sans être à jeun et sans avoir jeûné,
Eut le bonheur de faire enfin ses pâques.

L'ARRÊT ÉPISCOPAL

J'aimai toujours les curés de campagne :
De cet amour j'ai sans doute hérité,
Car mon grand-père à qui la Liberté
Avait ravi ses biens et sa compagne,
Prit la tonsure; et le bourg de Bretagne,

Qui regrettait son seigneur émigré,
Fut tout heureux de l'avoir pour curé.
Ce n'est pas lui dont ma muse s'occupe :
Quand il fut prêtre il avait soixante ans :
Or, à cet âge, on voit peu si la jupe
D'une servante a des plis séduisants.
Mais à trente ans il est bien difficile,
Même à qui doit enseigner l'Évangile,
De regarder d'un œil indifférent
Jeune fillette au minois agaçant,
Qui, pour servir, prend chez vous domicile.
A qui la faute? au pasteur? non vraiment;
Car, après tout, le pasteur n'est qu'un homme :
Le vrai coupable, à mon avis, c'est Rome,
Qui, malgré lui, le force au célibat.

Sur ces coteaux dont le vin délicat
Charme les yeux par sa mousse légère,
Un jeune prêtre à l'élégant rabat

Non loin de Reims avait son presbytère.
A ses dépens chez lui vivait sa mère,
Vieille et bossue. Il hébergeait aussi,
Même un peu mieux, une jeune servante,
Fraîche, jolie et fort appétissante.
Du gros ouvrage une avait le souci,
C'était la vieille. A son ménage Annette
Avait l'esprit bien moins qu'à sa toilette.
Souvent la mère à son fils s'en plaignait.
Mais à quoi bon? de qui plaît tout s'excuse.
Anne, à son tour, de paresse accusait
La pauvre vieille, et le fils la croyait;
Jeune maîtresse aisément nous abuse.

A ce partage inégal des travaux
Qui suscitait tant de trouble au ménage,
Joignez encor l'article des cadeaux :
C'était bien pis! la vieille eût fait l'ouvrage,
Non sans gronder parfois entre ses dents,

Si comme Annette elle eût eu des présents;
Mais il n'était dans ceci de partage.
Lasse à la fin d'un dépit ignoré,
Chez les voisins elle alla porter plainte :
Et leur montrant son jupon déchiré :
« Voilà mon lot; celui d'Anne la sainte
« Est différent; mais je dirai toujours :
« Honneur vaut mieux que corset de velours. »

De ces propos ayant eu connaissance,
Le fils un jour, dans un moment d'humeur,
Lui dit : « Ma mère, avec trop de licence
« Vous censurez Annette et le pasteur.
« Je ne veux plus au logis de censeur;
« Allez au diable. » Une mère plus sage
Eût aisément pu conjurer l'orage;
Mais par menace espérant le changer,
Elle répond d'un petit ton léger :
« Si l'on me chasse, à Reims comme au village,

« De votre Annette on connaîtra l'emploi.
« — Eh bien ! partez ; dans le cours du voyage
« N'oubliez pas ce qui s'est fait chez moi :
« Vos yeux jamais n'en verront davantage. »

Du presbytère elle sort en fureur,
Arrive à Reims, et court chez Monseigneur.
Le cardinal était juge équitable :
« Demain, » dit-il, « je dois tenir les plaids ;
« Et j'aurai soin d'y mander le coupable.
« Jusqu'à demain, ma fille, allez en paix. »
Dans la grand' salle, au temps marqué, la mère
Entre, et déjà voit aux pieds du prélat
Moines, abbés, le pasteur, le vicaire,
Hommes d'épée et gens de tout état.
Perçant la foule, elle arrive à grand'peine
Et dit tout bas le sujet qui l'amène.
Un archevêque était alors un roi,
Roi d'un pays que diocèse on nomme,

Dont le caprice avait force de loi;
C'était toujours caprice de saint homme.
« Femme, » dit-il, en fronçant les sourcils
« Point de pitié pour un si mauvais fils!
« Il faut punir, et je veux le suspendre. »
Ce dernier mot, qu'elle croyait comprendre
La fait frémir; c'est un arrêt de mort.
« Jésus! » dit-elle, « eh quoi! l'on voudrait pendre
« Mon pauvre fils! Ah! sans doute il a tort;
« Qu'il soit puni! mais le pendre est trop fort. »
Dans le moment que la mère affligée
Songe au moyen, non plus d'être vengée,
Mais d'arracher son enfant au gibet,
Entre un abbé gracieux et coquet,
Content de lui, qui sur la compagnie
Jette au hasard un regard satisfait.
Soudain la vieille à haute voix s'écrie :
« Voilà mon fils! » Aussitôt le prélat
Du doigt l'appelle, et, d'une voix sévère

« Est-ce en haillons qu'on doit vêtir sa mère, »
Montrant la vieille, « alors qu'avec éclat
« Vous habillez une indigne poupée?
« Ne croyez pas que ma bonté trompée
« Le souffre encore! » ajoutait le pasteur
Quand l'accusé que ce reproche étonne,
L'interrompant : « Depuis dix ans, Seigneur,
« Ma mère est morte, et je crois que personne
« Ne fut jamais fils plus tendre et meilleur. »
Puis, se tournant vers la femme bossue :
« Moi, votre fils! je n'ai pas cet honneur,
« Et ne crois pas vous avoir jamais vue.
« — Ah! Monseigneur, l'enfant dénaturé,
« Vient, devant vous, de renier sa mère!
« — Prêtre maudit, dit le juge en colère,
« Je te suspends de tout emploi sacré. »
Le chapelain, que la sentence accable,
Tombe à genoux, et, sans être coupable,
Demande grâce et feint le repentir.

Le cardinal se laisse enfin fléchir.
« Relevez-vous, ma bonté vous pardonne;
« Que votre mère, infirme, douce et bonne,
« Retrouve en vous un enfant généreux;
« Rendez au moins ses derniers jours heureux.
« Allez. » Le prêtre humblement se retire
Avec la vieille attachée à ses pas.
Sur son cheval il la met sans mot dire,
Se place en croupe et la tient dans ses bras.
Or, le voilà qui traverse la ville
Fort tristement pour gagner son logis.

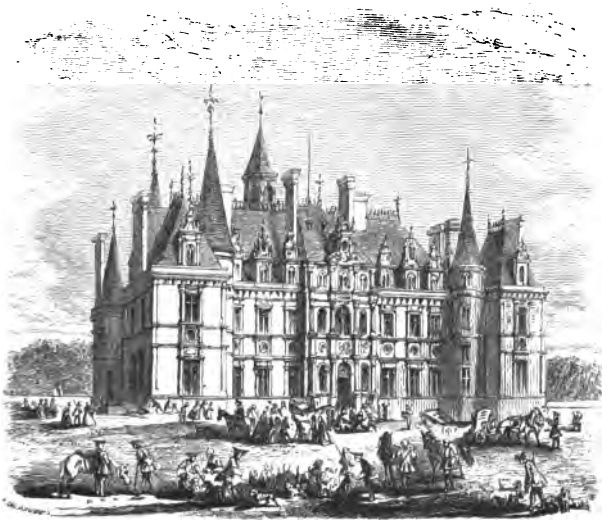
Dans la campagne il n'a pas fait un mille
Que sur la route il rencontre le fils.
Lors il l'arrête, et selon leur usage :
« Frère, » dit-il, « où courez-vous ainsi?
« — Chez Monseigneur, » dit l'autre; « et ce voyage,
« A dire vrai, me cause du souci.
« — Voulez-vous suivre un avis salutaire? »

Reprit l'abbé, « remettez à demain,
« L'air du palais aujourd'hui n'est pas sain.
« J'en ai la preuve. Instruit par un confrère
« Que pour punir un curé libertin
« Notre prélat doit me donner sa cure,
« J'y cours gaîment. Mais, ô mésaventure!
« Il me condamne à loger et vêtir
« Comme un vrai fils cette femme étrangère
« Qui me soutient aussi qu'elle est ma mère.
« A leur caprice, à moins d'être martyr,
« Il m'a fallu sur-le-champ consentir.
« — Frère, je plains d'autant votre infortune,
« Que je puis être encor plus malheureux, »
Dit le curé; « le prélat généreux
« Qui ce matin ne vous en donna qu'une,
« A moi, ce soir, pourrait en donner deux.
« Je n'irai pas. Mais, dites-moi, confrère,
« Seriez-vous fils à céder votre mère?
« Qui la prendrait, que lui donneriez-vous?

« — Ah! plût au ciel que quelqu'un fût jaloux
« De ce bijou; ma foi, bien qu'économe,
« Je vous le dis, je ne plaindrais l'argent,
« Et tous les ans je baillerais la somme
« De trente écus, et je serais content.
« — Pour moitié prix, touchez : je suis votre homme, »
Répond le fils, « si la vieille y consent. »
Puis vers sa mère aussitôt se tournant :
« Notre prélat s'est montré charitable
« En vous donnant ce matin un bon fils;
« Mais c'est trop peu pour l'état misérable
« Où je vous vois : acceptez le logis
« D'un autre enfant qui chez lui vous emmène.
« Quant aux habits, n'en soyez plus en peine :
« Les quinze écus de votre fils aîné
« Y pourvoiront, tout vous sera donné. »

De ce marché chacun se félicite :
Par là le fils, obtenant son pardon,

Voyait la paix rentrer dans sa maison;
Et de la vieille enchanté d'être quitte
Le chapelain, en comptant ses écus,
Disait : « J'ai vu des prêtres vénerables
« Que l'on citait pour actes charitables :
« Frère, aujourd'hui vous les avez vaincus. »



LE JEUNE PRINCE

Un prince, enfant aussi beau que le jour,
Tel aujourd'hui qu'on en voit à la cour,
Sous sa tutelle avait une volière
Où deux pigeons à la gent prisonnière
Soir et matin disaient : « Faites l'amour. »

Un jour le prince, étant seul, vers la cage
Portait la vue au moment qu'à leurs jeux
S'abandonnait notre couple amoureux;
Au passe-temps qui n'est point de son âge
Il prend plaisir, mais il craint qu'un censeur
Des deux amants ne trouble le bonheur.
L'œil à la cage et l'oreille à la porte,
Soudain il crie : « Otez-vous de la sorte,
« Ou dépêchez, j'entends mon gouverneur. »

L'AGILITÉ

Madame Alix, jeune et belle fermière,
En s'élançant sur un trop haut coursier,
Fit voir à Jean, qui tenait l'étrier,
Ce qui pour lui devait être un mystère.
Il en riait, quand la leste beauté,

Croyant que l'autre admire son adresse :
« Que dis-tu, Jean, de mon agilité?
« L'as-tu bien vue? — Oh! oui, notre maîtresse, »
Répond le gars, « et très-bien, Dieu merci!
« Mais j'ignorais qu'on l'appelât ainsi. »

LE PETIT PAQUET

Le curé Jean, ayant sa nièce en croupe,
Sur sa jument traversait un hameau
Où des conscrits fêtaient le vin nouveau
Du cabaret. Le plus gai de la troupe,
Jetant les yeux sur le porte-manteau,

Sort et s'écrie : « O saint homme d'église,
« Arrêtez-vous! J'ai mon petit paquet,
« Laissez-le-moi mettre dans la valise?
« — Merci, » dit Jean en piquant son bidet,
« Pas aujourd'hui. Si ton paquet te gêne,
« J'en suis fâché, mais ma valise est pleine. »

LE MARI CHARITABLE

Un vieux mari conduisit à confesse
Femme jolie, à qui le prêtre enjoint
La discipline; et, déjà sur la fesse
Blanche, polie et d'un ferme embonpoint,
Pour s'escrimer, il levait son pourpoint,

Quand le mari, que cet apprêt chagrine,
S'approche et dit : « Mon père, y pensez-vous?
« Vous meurtririez cette peau blanche et fine?
« Que votre main tombe plutôt sur nous. »
Incontinent il se met en posture.
De ce troc-là le confesseur fâché
Cingle l'époux qui dans ses dents murmure;
Mais la dévote, au ciel l'œil attaché,
Disait : « Plus fort! car j'ai beaucoup péché. »

LE MALENTENDU

A Trianon, quand la cour l'habitait,
Un page, un soir, à l'aventure allait
Dans les bosquets rêvant à quelque chose,
(Ce quelque chose est connu du lecteur),
Quand il avise une dame d'honneur,

Au coin d'un bois, qui sur l'herbe repose.
« Dame d'honneur qui dort sur le gazon,
« Doit, » se dit-il, « avoir le sommeil bon. »
D'elle il s'approche et lève un peu la robe,
Puis le jupon; puis des yeux il dérobe
Mille trésors. L'autre, toujours dormant,
Il fait l'époux si bien qu'elle en frissonne.
« Qui vous a fait si hardi, bel enfant?
« — Je m'ôterai, si madame l'ordonne.
« — Ce n'est pas ça que j'ai dit, étourdi,
« J'ai demandé : Qui vous fait si hardi? »

Est-il un vin plus gai que le champagne?
La bonne humeur en tout lieu l'accompagne;
Il rit de tout, même de ses amis,
Et je lui dois mes plus joyeux récits.
Je ne sais pas si le cidre en Bretagne
Peut, sans danger, se croire tout permis;
Mais, pour leur vin, nos curés de Champagne
Sont indulgents, et, loin d'être fâchés,
Ils riront tous en lisant leurs péchés.

TABLE

DES MATIÈRES

	Pages
A MON AMI S. LAVALETTE	1
Les cinq Layettes	3
La Culotte des Cordeliers	7
La Batelière	21
Le Berceau	27
De par le Roi	34
Le bon Cousin	39
Inconvénients du Repentir	49
Le Prédicateur ennemi de la foule	55
Le Paradis	57
Le gros Dogue et le petit Chien	65
Le Mari borgne	75

Pages

L'époux matinal..... 81

Le Scrupule d'un Comptable..... 83

Le Solécisme..... 85

Le bon Hôtelier..... 87

La Confession supprimée..... 91

Le Perroquet..... 98

Le Mariage de raison..... 107

Le bon Docteur..... 117

L'Époux mal vengé..... 121

Les deux Perdrix..... 127

La Femme de bien..... 135

Le Pèlerinage..... 137

La bonne Vierge..... 141

Le Pouvoir d'une Femme..... 145

Qui nourrira l'enfant ?..... 153

Est-il bon de tout savoir ?..... 155

L'Aveu naïf..... 159

L'Enfant intrépide..... 165

Le choix d'une Messe..... 171

Le Faucon..... 173

L'Amant crucifié..... 187

Le bon Ménage..... 197

Le Jeûne rompu..... 205

Pages

L'Arrêt épiscopal..... 213

Le jeune Prince..... 225

L'Agilité..... 227

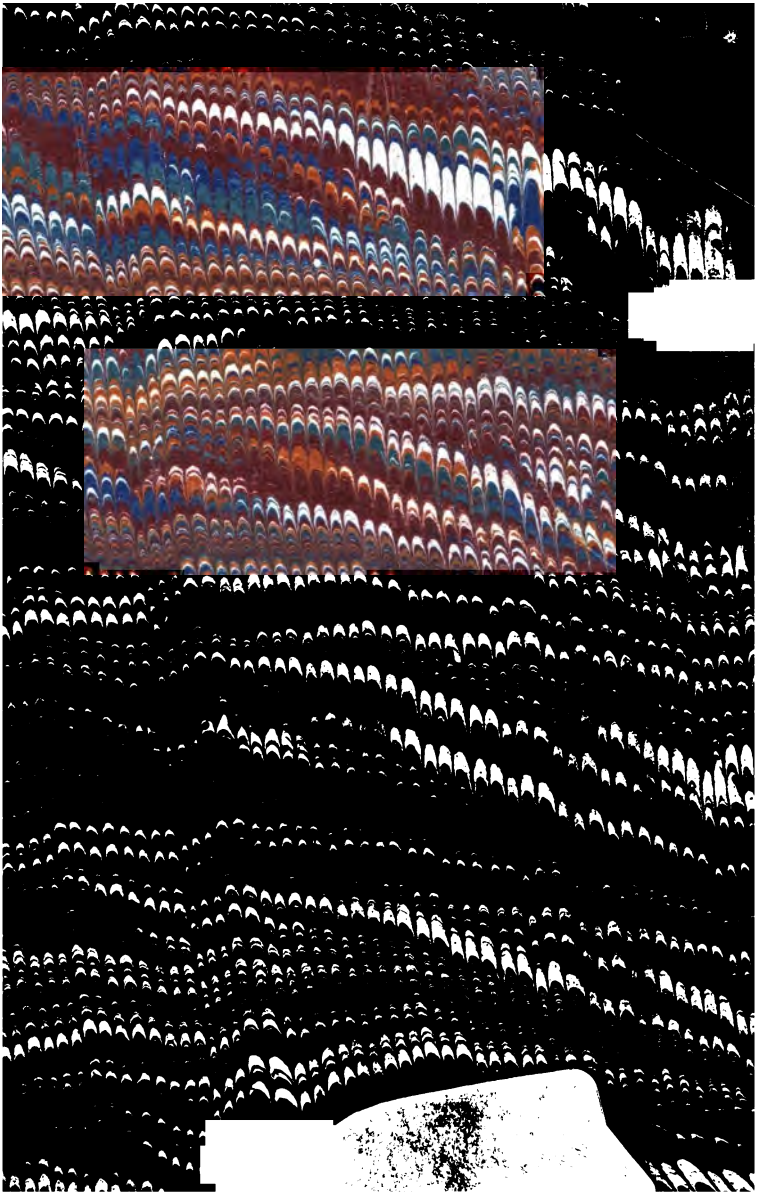
Le petit Paquet..... 229

Le Mari charitable..... 231

Le Malentendu..... 233

Épilogue..... 235

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

550709